



**la première revue
de grand luxe
du cinéma français**

Mai 1929

Prix : 5 fr.

CINÉROMANS-FILMS DE FRANCE

vous annoncent
leur production entièrement terminée
pour la saison 1928-1929

|||||

3 SUPERFILMS

Claudia Victrix
dans

LA TENTATION
d'après la pièce de Charles MERE
avec Lucien DALSACE

Suzy Vernon
dans

PARIS-GIRLS
scénario et réalisation d'Henry
ROUSSEL, avec Danielle
PAROLA, Ester KISS, Jeanne-
Marie LAURENT, Fernand
FABRE, Cyril de RAMSAY,
Norman SELBY

Un film
de Jacques de BARONCELLI
interprété par

CONCHITA MONTENEGRO
et **RAYMOND DESTAC**

LA FEMME
& LE PANTIN
d'après l'ouvrage de Pierre LOUYS
et Pierre FRONDAIE

5 GRANDS FILMS

Dolly Davis
et **André Roanne**
dans

LA FEMME
DU VOISIN

scénario et réalisation
de Jacques de BARONCELLI
avec Suzy PIERSON
et Fernand FABRE

Raymond Destac
dans

LA REVANCHE
DU MAUDIT

mise en scène de René LEPRINCE,
d'après
le scénario de J.-L. BOUQUET
avec Jackie MONNIER
et René FERTE

André Roanne
dans

LE DANSEUR
INCONNU

mise en scène de René BARBERIS,
d'après
la comédie de Tristan BERNARD
avec Vera FLORY
et André NICOLLE

Carmen Boni
dans

SCAMPOLO

mise en scène d'Auguste GENINA,
d'après
l'œuvre de Dario NICODEMI

Mady Christians
et **Diana Karenne**
dans

MADAME
L'AMBASSADEUR

mise en scène
de Fritz WENDHAUSEN

LE
CAMERÉCLAIR 1929

(Système Méry)

Appareil de Prise de Vues
pour Professionnels

le seul comportant
six objectifs

C'est le dernier cri !...

CH. JOURJON
Éclair-Tirage
12, Rue Gaillon, 12
PARIS



COMMENCE

Son premier grand film sonore français

COULISSES

Mise en scène :

HENRI CHOMETTE

Directeur de la Production

FRANK CLIFFORD



SOCIÉTÉ FRANÇAISE
DES FILMS SONORES



44, Rue Blanche, PARIS

Téléphone :

TRINITÉ 50-91

— 50-92



La première revue de grand luxe du cinéma français

SOMMAIRE

Le pavillon français à New-York,
par Edmond Epardaud.

Libres Propos,
par Les Quatre.

La pensée de René Clair,
par Germain Fried.

La production russe 1928-29,
par M. Gorelof.

Quelques impressions d'Amérique,
par C. F. Tavano.

Ladislav Starevitch,
par P. Ichac.

La Femme et le Pantin,
par Ed. E.

La Semaine du Cinéma,
par Germaine Dulac.

Le film sonore,
par Jean Andrieu.

Un soir à Piana,
Nouvelle par René Jeanne.

Les films présentés,
par P. Heuzé.

Nouvelles de l'Etranger.

REVUE MENSUELLE

3^e Année

Mai 1929 -- N° 22



Directeur - Rédacteur en Chef :
Edmond ÉPARDAUD
Direction artistique :
Henri FRANÇOIS

Fondateurs : Henri François, Pierre Weill et Edmond Epardaud

Editions Henri FRANÇOIS : 9, Avenue de Taillebourg, Paris (11^e) — Tél. : Diderot 38-59 et 43-59

Le pavillon français à New-York



Il y a juste un an nous écrivions à cette même place :

« Qu'ont fait les éditeurs américains quand ils ont voulu introduire leurs films en Europe ? Ils n'ont pas attendu que les acheteurs européens viennent à New-York sélectionner leurs productions. Mais ils sont venus eux-mêmes étudier toutes les conditions du marché, ils ont créé des agences à Paris, à Londres, à Berlin, à Rome, à Madrid, etc. Ils ont ouvert des salles dans les principales villes d'Europe. Ils ont

organisé des voyages de vedettes et payé très largement d'amples campagnes publicitaires.

« Pourquoi les éditeurs français n'ont-ils pas constitué la contrepartie ?

« Songez que depuis dix ans que la guerre est terminée, aucune maison d'édition française n'a eu l'idée d'ouvrir un bureau à New-York... Cependant une large et belle façade française sur Broadway ferait plus pour les affaires françaises que toutes les jérémiades ! »

En écrivant ces lignes, nous ne croyions pas que cette lacune si préjudiciable aux intérêts nationaux serait si vite comblée. Or, c'est aujourd'hui chose faite grâce à la jeune et intelligente activité de M. Robert Hurel dont le premier soin, en allant à New-York, fut d'ouvrir dans le French Building un bureau qui sera à la fois un poste d'observation et un centre de propagande française.

Nous avons toujours pensé et écrit que le contingentement tel qu'il était pratiqué chez nous était une formule paresseuse qui ne résolvait rien et nous endormait dans un dangereux farniente. Les restrictions d'importation devraient suivre et non précéder la production nationale.

Or, tel n'est pas le cas du cinéma français qui ne fournit environ que le dixième de la consommation totale de nos salles et qui, par conséquent, reste tributaire pour les neuf-dixièmes, de la production étrangère.

Le problème devait se poser ainsi : Produisons d'abord, en facilitant par des mesures d'ordre intérieur, primes ou détaxes à la consommation, l'exploitation du film français. Puis contingentons l'entrée du film étranger.

En contingentant d'abord, on a procédé à l'envers. On a mis la charrue avant les bœufs. Et on s'étonne après cette belle manœuvre que l'attelage marche si mal !

M. Robert Hurel a vu juste et fait preuve d'une grande intelligence commerciale en abordant franchement le problème par son commencement.

L'actif administrateur de la Franco-Film s'est dit, en bon économiste qu'il est, que la marchandise devait aller à l'acheteur et non l'acheteur à la marchandise. C'est un fait que l'Amérique, pays surproducteur, n'a pas besoin du film français. Si nous voulons lui vendre nos produits, nous devons commencer par produire et par produire au moins aussi bien que nos concurrents; puis nous devons aller les trouver et leur soumettre avec toutes les coquetteries d'une publicité bien faite, nos produits.

C'est pourquoi je disais plus haut que le bureau du French Building serait à la fois un poste d'observation et un centre de propagande française avant d'être vraiment un bureau de vente. Car tout bureau de vente suppose une marchandise laquelle, en l'occurrence, est à peu près inexistante.

M. Robert Hurel, qui a accompli son geste un an à peine après la fondation de sa maison, doit être loué sans réserve pour avoir si délibérément condamné et détruit un illogisme commercial dont souffrait à en mourir l'industrie cinématographique française.

Edmond EPARDAUD.

LIBRES PROPOS

Le « scandale des présentations » qui est fort complexe s'est continué ces dernières semaines au grand dam de toute la corporation.

La multiplicité des séances aux mêmes jours et aux mêmes heures est un des maux dont les critiques, empêchés par là de faire consciencieusement leur métier, souffrent le plus. Ainsi on vit trois présentations données en même temps au Casino de Paris, à l'Empire et aux Folies-Wagram, alors que sur six jours ouvrables, trois restaient absolument vides.

Nous nous sommes laissés dire que certaines maisons, peu confiantes en la valeur de leur « production » cherchaient elles-mêmes à provoquer l'embouteillage avec le secret espoir d'en profiter.

Nous nous refusons à croire à un tel machiavélisme indigne d'une industrie sérieuse.

Cependant, il convient de noter quelques initiatives heureuses qui, sans résoudre entièrement le problème, ont contribué à améliorer sensiblement la situation.

Les Cinéromans ont présenté le matin au Rialto, de même Aubert au Caméo, de même Franco Film à l'Empire. L'assistance s'est trouvée ainsi débarrassée comme par miracle de toutes les jolies femmes désœuvrées et de tous les petits jeunes gens, critiques *in partibus*, qui ravissaient aux ayants droit, directeurs et journalistes, les meilleurs fauteuils et les loges confortables.

On n'organisera de représentations vraiment professionnelles et corporatives que le matin, à l'heure où les « amateurs » dorment encore !

Le système du film unique semble devoir se généraliser dans certains établissements qui se proposent de mêler le music-hall au cinéma.

Et il n'y a rien à dire pour les salles nouvelles qui apportent à l'édition — partant à la production — un débouché supplémentaire, mais ce serait grave si tous les cinémas, suivant cet exemple, se mettaient à passer un film au lieu de deux ou trois. Les maisons de location ont déjà assez de peine à vivre. Que serait-ce si on restreignait ainsi la consommation ?

Court dialogue surpris à la sortie d'une présentation au Caméo :

— C'est très bien le *Chanteur de Jazz* ! Je l'ai vu deux fois !

— Et moi entendu 450 fois !

— ? !

— Je suis un collaborateur des Etablissements Aubert et mon bureau donne sur la cabine de l'Aubert-Palace. J'entends tout comme si j'étais dans la salle !... Alors, vous comprenez !

Dans notre dernier numéro, nous dénoncions l'indécence — ou si l'on préfère le manque de décence — de certains spectacles théâtraux. Le cinéma a été si souvent taxé d'immoralité qu'une censure particulière et exclusive lui a été imposée, alors que le théâtre peut se permettre les plus effroyables audaces.

Un théâtre du quartier de l'Opéra avait affiché une pièce qui s'appelait tout simplement *Débauche*. Mais *Débauche* malgré son titre alléchant, n'a pas fait recette et la direction qui tient à ce genre « un peu spécial », l'a remplacé par... *Les Egarés* !

Les Egarés n'auront probablement pas plus de succès que *Débauche*, mais on récidera tout en continuant à accuser le cinéma de tous les crimes !

On nous dit que Marcel L'Herbier, pour sa nouvelle production de *Nuits de Princes* qui s'annonce magnifique, a inventé d'extraordinaires procédés de prises de vues, tourelles tournant sur pivots, plates-formes mobiles, etc...

Nous ne contestons nullement la légitimité des recherches techniques ni leur utilité, mais cependant nous ne pouvons nous empêcher de penser que Marcel L'Herbier a réalisé jadis *L'Homme du Large* et *El Dorado* avec des moyens réduits et que ces films « primitifs » étaient des chefs-d'œuvre.

La prise de vues se ramènera toujours à une chambre noire commandée par un objectif.

Méfions-nous de l'abus de la technique et de son corollaire la prédominance de la forme sur le fond.

Le film sonore tourne toutes les têtes. Dans la même semaine nous avons rencontré trois producteurs. Le premier nous a dit :

— Merveilleux, le film sonore ! Je vais tourner une opérette... *Le Petit Duc* !

Le second nous a dit :

— Admirable, c'est la fortune ! Je vais tourner un « opéra-comique » : *Manon* !

Le troisième nous a dit :

— Quelle aubaine ! Je vais tourner un « grand opéra » : *Roméo et Juliette* !

Pauvre cinéma ! Depuis vingt ans nous luttons pour l'arracher au théâtre et à la littérature. Comme art d'expression, il avait sa place parmi les muses et le voici plus que jamais à la remorque des arts de la parole ! On a tué ce qu'il y avait de plus beau en lui : le silence.

Les maisons de location se plaignent très justement de la concurrence déloyale qui sévit dans la corporation. Les programmes sont en effet fournis par certains distributeurs à des prix tellement bas qu'ils ne couvrent même pas les prix d'amortissement des copies.

Mais ne serait-il pas très facile de faire cesser ces abus dont se rendent parfois coupables les plus grosses maisons ?

Jadis, — avant et durant la guerre — on pouvait voir affiché dans les bureaux des loueurs un tableau portant les prix minima imposés dans chaque genre, comédies, drames, comiques, documentaires et voyages, par la Chambre Syndicale à tous ses adhérents.

Oui, mais à cette époque il y avait une discipline professionnelle. Tandis qu'aujourd'hui...

LES QUATRE

LA PENSÉE DE RENE CLAIR

Certes, ce titre peut paraître bizarre. On considère comme naturel que les auteurs de livres, de peintures ou de musique aient des pensées (il n'en est pas toujours ainsi). Mais les auteurs de films, croit-on, peuvent très bien s'en passer (malheureusement il en est presque toujours ainsi). Pour servir les ennemis du cinéma, il n'y a pas d'arme plus sûre que cette opinion courante combien de fois justifiée. Quant aux amis de l'art des images mouvantes, le nom de René Clair leur suffit pour parer le coup.

René Clair est un de ces rares réalisateurs de films qui ont su maîtriser la technique nouvelle et encore inexplorée de l'art cinématographique, la dominer et la subordonner à leurs intentions créatrices. La technique de Clair, transparente et suggestive, ne prétend jamais à une valeur indépendante. Elle ne sert qu'à exprimer ce qu'il veut dire. C'est pourquoi l'on peut parler non seulement de l'œuvre, mais aussi de la pensée de René Clair.

Malgré la diversité apparente de leurs sujets, les films de Clair sont étroitement liés entre eux. Ils ne sont, dans le fond, que diverses étapes de la pensée de leur auteur et nous révèlent sa façon, toujours la même, de voir les gens et les choses. On peut dire que l'humour est le trait principal qui les caractérise. Mais cela demande à être précisé. Si l'humour de Chaplin est plein de tristesse résignée, celui de René Clair est mordant et coléreux. Son ironie est bien près de la méchanceté, son sarcasme touche à la haine. La niaiserie et la stupidité humaine, voilà ce qui révolte René Clair, ce qui lui inspire ses histoires fantastiques ou grotesques, où l'homme apparaît toujours risible et piteux.

Dans son premier film, *Paris qui dort*, il sembla tenter une expérience. Mettez l'homme à l'épreuve dans une situation extraordinaire, pensa-t-il, et vous verrez ce qu'il cache au fond de son âme. Et il regarda ses cinq héros se promener à travers la ville endormie, ils commencèrent par voler, ils finirent par se haïr. Sous l'enveloppe de gens civilisés, René Clair découvrit des ravageurs primitifs, des barbares sauvages. Et la ville paralysée montra, en un instantané saisissant, toute la laideur et la futilité de ce qu'on appelle la vie sociale.

Cette conception fantastique et sournoise contient en germe toutes les œuvres ultérieures de René Clair. Railler et ridiculiser l'homme est devenu son occupation favorite. Dans *Le Fantôme du Moulin Rouge*, il se moqua des deux croyances les plus chères à l'humanité : la foi en l'immortalité de l'âme et la foi en la solidité de la science. Dans *Le Voyage imaginaire*, il se réfugia dans le rêve et fit triompher un crétin naïf, à l'aide d'un anneau de rideau sur les ruses des malins. Dans *Entr'Acte*, il choisit pour ses railleries la cible la plus proche et la plus directe : le spectateur. « Le Joyeux Enterrement ou Le Corbillard en folie » eût-on pu appeler cette lugubre plaisanterie destinée, soi-disant, à distraire le spectateur, et qui comportait



René CLAIR

tout, en réalité, pour troubler sa digestion normale. « C'est d'une cocasserie et d'une loufoquerie vraiment étourdissantes. Cela seul vaut le voyage », écrivit Paul Souday, lors de la première présentation du film. Mais pour savoir ainsi savourer *Entr'acte*, il fallait la grande culture et le goût classique du critique du « Temps ». Les autres spectateurs se fâchèrent et allèrent réclamer leur vestiaire. René Clair dut bien s'amuser à ce spectacle.

Plus tard vint : *Un chapeau de paille d'Italie*, ce chef-d'œuvre de comédie satirique. Ici, René Clair ne s'occupait pas plus du spectateur qu'il ne cherchait des situations fantastiques. Comme un artiste mûr, il ne s'intéressa qu'à ses personnages et s'abandonna au libre cours de l'aventure. Son ironie habituelle, sacrifiée à la logique du sujet, n'en apparut que plus profonde dans l'esprit de l'œuvre. Un critique connu, d'ailleurs grand admirateur de René Clair, qualifia *Un chapeau de paille* de film national, « d'où se dégage avec force l'honnêteté des braves gens de chez nous ». Ce point de vue assez particulier diffère essentiellement du nôtre. Certes, les bourgeois de 1890 (seulement de 1890 ?) que nous dépeint ce film ne font rien de malhonnête, ils n'en sont pas moins une pitoyable caricature de l'être humain.

Après *Un chapeau de paille*, *Les deux timides* n'étaient qu'une plus faible variation sur le même thème. Nous avons retrouvé ici la maîtrise habituelle et l'esprit caustique de René Clair, mais c'était peut-être le premier de ses films qui n'a rien ajouté aux précédents. Il n'y a pas de preuve plus évidente que le chemin poursuivi jusqu'ici par René Clair est maintenant arrivé à sa fin.

Aujourd'hui, René Clair semble évoluer vers d'autres formules. On annonce un nouveau film de lui qui sera, paraît-il, très différent de ce qu'il a fait jusqu'à présent. Ce sera, cette fois-ci, un drame. René Clair aurait-il compris que l'ironie et la moquerie froide constituent un danger peut-être plus grand encore que celui du ridicule qu'il redoute tant ? Plus grand parce qu'il dessèche l'âme et la mène dans une impasse d'où il n'y a plus d'issue vers l'air libre.

Germain FRIED.

LA SYMPHONIE FANTASTIQUE

Notre directeur Edmond Epardaud vient de déposer à la Société des Auteurs de Films un titre de scénario *La Symphonie Fantastique* dont il poursuit actuellement le découpage.

La Symphonie Fantastique, film sonore, est inspiré par le célèbre poème symphonique de Berlioz et la vie du grand musicien romantique français.

La Production Russe en 1928-29

par Michel Gorelof

La Russie soviétique produit actuellement 150 films par an, 65 % des bandes qui passent sur les écrans de l'U.R.S.S. sont déjà des bandes nationales. L'Amérique prend la meilleure part des 35 % restants. Viennent ensuite l'Allemagne, la France, le Japon.

Toute la production est centralisée entre les mains de la *Sovkino*, en dehors de laquelle n'existent que le « Mesch-rabpom » (organisation cinématographique du secours ouvrier), la *Urisku* (organisation ukrainienne) et quelques petites orga-



Une scène de *Révolte à Kazan*, de Juriz Taritch.

nisations au Caucase et en Turkestan. Le livre de M. Mousinac (1), quoique assez tendancieux, renseignera le lecteur désireux de connaître plus amplement l'organisation du cinématographe soviétique. Notre tâche à nous consistera à passer en revue, brièvement, les principales bandes de l'année écoulée.

La Ligne générale, d'Eisenstein, est un grand documentaire romancé sur l'agriculture et l'« édification socialiste ». C'est, disent les critiques bolchevistes, le vaste poème épique de la nouvelle Russie. Ce film est sorti à Moscou le 9 avril 1929.

Tempête sur l'Asie, de Poudovkine, est un film que le public parisien connaît déjà. Il passe actuellement, ce film, dans tous les pays du monde, et, disons-le, il le mérite.

Son Fils et *Son Chemin*, de Tcherviakov, sont deux drames admirables de puissance et de simplicité. Tcherviakov, un débutant, travaille à Léninegrad.

La Nouvelle Babylone, de Kosintzeff et Trauberg, est un film dont l'action se passe à Paris, en 1870, pendant la Commune. Kosintzeff et Trauberg sont des chercheurs, des novateurs hardis, leur bande contient des choses excellentes.

Boule-de-Suif (d'après Guy de Maupassant) et *Le Fantôme qui ne revient pas* (d'après M. Henri Barbusse) sont des films de M. Alexandre Avom, le réalisateur de *Trois dans un sous-sol*. Films simplement honnêtes.

C'est également à un Français, Paul Lafargue, le député

marxiste et publiciste verveux, aujourd'hui mort, que M. Oklopkoff a demandé le sujet de *L'Appétit vendu*, film « techniquement remarquable », capable de bouleverser toute notre science des angles de prise de vues.

Onzième année et *L'Homme avec le Ciné-appareil*, de Drigo-Vertoff, sont des films « purs » sans intrigue dramatique, sans acteurs. L'auteur a simplement voulu traduire quelques grands rythmes modernes : le rythme du travail, etc...

Le Bec doré est l'œuvre d'un débutant. Poznansky. Bon film dont l'action se passe dans l'Oural il y a deux siècles.

Le Bagne, de Reismann, peint la vie des déportés politiques sous l'ancien régime. C'est surtout un film de propagande contre l'ancien régime.

Le bénéfice du clown George, de Solwieff, et la *Dernière attraction*, de Mme Preobrajenskaya (la réalisatrice du *Village du péché*) sont des films qui se ressemblent beaucoup par le sujet. Les scènes de cirque et de théâtre y alternent avec les scènes de guerre civile. Réalisations bonnes et honnêtes.

Elisso et le *Premier lieutenant Schechnev* sont des films de tout premier rang qui témoignent d'un louable souci de style et de récréation dans la description jusqu'ici toujours bassement, vulgairement réaliste, des événements politiques.

Jimmy Higgins et *Le fiacre de nuit* sont les premières grandes bandes d'un jeune cinéaste ukrainien, M. Vassine. Réalisations essentiellement commerciales.

L'Arsenal de Dovjenko, est un drame historique d'une densité dramatique, d'un rythme, d'une plasticité et d'une élévation de pensée remarquables.

On constate en Russie une certaine atténuation du communisme intégral. Cette atténuation se répercute sur le cinéma et sur l'art. Le cinéma est plus libre. Les réalisateurs ne sont plus traités comme des petits enfants qui doivent connaître,



Une scène de *Bagne*, de Reismann.

par cœur, leur catéchisme (en l'occurrence : les œuvres complètes de Lénine) et obéir aveuglément à leurs maîtres. Le public s'est vite lassé des films exclusivement politiques. Il demande à se distraire, avant tout. D'ici peu, il y aura peut-



Svachenko dans *L'Arsenal*, de Douzenko

être en Russie, comme partout ailleurs, des films comiques nationaux (jusqu'ici les seuls films comiques passés en Russie étaient d'origine américaine).

En tout cas, avec Eisenstein, Poudovkine, Tchewiakov, Dovjenko, Oklopkoff, Room et quelques autres, la Russie possède une équipe incomparable.

MICHEL GORELOF.

Le Gala de "Jeanne d'Arc" à l'Opéra

C'est devant une affluence nombreuse et brillante que vient d'être projetée à l'Opéra, pour la première fois, la *Jeanne d'Arc* des productions Natan.

Le film, réalisé par Marco de Gastyne et édité par Aubert, est une œuvre d'importance qui fait honneur à la production nationale. Certaines parties comme le siège d'Orléans, sont remarquables par le mouvement des masses, la hardiesse des angles de prises de vues, la liberté du style et du montage. Il y a là une indication très nette qui nous permet d'opposer la production française à tout autre production sans craindre le désavantage.

La seconde partie, généralement plus faible, ne soutient pas toujours l'intérêt du sujet, malgré le talent admirable de Simone Génevois.

Nous reviendrons plus longuement sur le film et sur son interprète. Mais, dès à présent, nous tenons à signaler le succès unanime remporté par la jeune artiste qui a fait du personnage héroïque une composition inspirée.

Le cas de Simone Génevois est probablement unique dans les annales du cinéma français et sa réussite si belle, si entière permet de fonder sur son talent tous les espoirs.

Quelques Impressions d'Amérique

Evidemment, tout Français qui va en Amérique doit en revenir avec des « impressions ». Je ne veux pas avoir l'air d'avoir, à mon tour, découvert l'Amérique. D'autres, plus qualifiés que moi ont dit tout ce qu'il y avait à dire.

J'estime que ce n'est pas dans un simple voyage et en quelques jours parmi les Yankees que l'on peut se faire une idée exacte de ce pays fantastique qu'est l'Amérique.

Il y a une telle différence de mentalité entre l'Amérique et l'Europe et encore plus entre l'Amérique et les Latins, qu'il serait prétentieux de vouloir exprimer ses impressions en quelques mots.

L'Amérique ? Un grand pays, de grands moyens, des ressources fantastiques.

Le Cinéma américain ? Avant tout une affaire !

Le film parlant ? Le public en raffole, du moins pour le moment.

L'avenir du film parlant ? Dieu seul le sait, m'a-t-on répondu partout.

Ce que j'ai vu ? Une machine formidable, graissée à l'huile Dollar, à jet continu.

Des idées nouvelles, des conceptions hardies, des hommes entreprenants, des affaires énormes, des chiffres astronomiques.

Eh bien ! et après ?

Après ?

Nous n'avons qu'à travailler. Nous avons tout ce qu'il faut pour réussir en France et en Europe. Et cela est déjà un programme.

Tout ce que j'ai vu m'a intéressé, rien ne m'a surpris, ni découragé : nous pouvons en faire autant pour peu qu'on s'y mette courageusement.

Le jour où nous aurons compris que le cinéma est avant tout une industrie, nous aurons fait un grand pas.

Entendez bien ! Nous ne manquons ni d'hommes, ni d'argent, ni de moyens. Nous ne manquons que d'une chose : la confiance. Et ça, c'est grave !

C. F. TAVANO.

(1) *Le Cinéma soviétique*, Gallimard. édit. 12 francs.

LADISLAS STAREVITCH

le Magicien de Fontenay-sous-Bois

La paupière en coquille, l'œil gros et vif, la tête ronde, pas grand, il fait penser à Sylphe. Vous savez bien, ce petit dieu spirituel et artiste qui, dans *L'Horloge Magique*, embellit et fige sans cesse la nature. Semblable à sa fantaisiste créature, on imaginerait aisément M. Starevitch, la gauche armée d'un minuscule pot de peinture et la droite d'un pinceau, fleurissant d'ornements délicats les champignons, les papillons et les coléoptères. Et, lorsqu'on lui rend visite dans sa calme villa de Fontenay, que l'on voit affleurer dans son regard, par ondes successives, la vivacité, la bonhomie, le rêve, c'est Sylphe que, malgré soi, l'on y surimpressionne.

C'est, en vérité, un poète, un bien curieux poète que Ladislav Starevitch. D'abord, il est savant. Il a dirigé jadis le Musée d'Histoire Naturelle de Kovno, où, dès 1911, il réalisait — comme, en France, à la même époque, le Dr Commandon —



Ladislav STAREVITCH dans son studio de Fontenay-sous-Bois.

des films sur la vie des bêtes. Pour un élève des Beaux-Arts — fussent-ils russes — le fait est exceptionnel et mérite d'être noté. Les sciences naturelles donnent si rarement la main aux beaux-arts ! J'ai souvenir d'un grand atelier de la rive gauche où, sur 70 élèves, trois seulement savaient un peu dessiner les plantes et les insectes, trois dont un Japonais. Chez les Japonais, c'est congénital.

M. Starevitch, lui, ne fait pas que dessiner les insectes, les batraciens, les oiseaux, les fleurs ou les humains. Il les modèle, les sculpte, les articule, les maquille, les meut, et parvient — au moyen de quels sortilèges ? — à leur donner l'apparence de la vie. Mais une vie compréhensible pour nous, une vie dirigée, logique dans la plus extrême fantaisie. Certains dessinateurs s'étaient fait autrefois une réputation en douant nos animaux familiers d'une expression humaine, de gestes humains. Les bêtes de M. Starevitch gardent à travers les pires aventures leur

caractère zoologique. Le rat des champs retousse sa lèvre, montre ses longues incisives, lisse sa moustache en rat véritable, non en homme. N'a-t-on pas entendu dire, devant *Le Rat de Ville* et *Le Rat des Champs* : « Je comprends encore qu'on les dresse. Mais comment fait-on pour les habiller ? »

Voyez les gestes lamentables de l'araignée, coupée en deux par la porte du coffre-fort, à l'articulation du thorax et de l'abdomen, et cherchant, moitié d'elle-même, à se dresser encore. Combien d'exemples offre aussi *L'Horloge Magique* de cette virtuosité zoologique. Ondin, ce lutin à demi grenouille, ramasse au fond de l'eau une larve de libellule et, parvenu sur la rive, l'accroche à une feuille. Au cours de la scène suivante, la libellule perce son enveloppe, se dégage, défrappe ses ailes et s'envole. Tour de force artistique, scientifique et technique, mais, pour M. Starevitch, détail secondaire destiné à animer le décor.

Chose curieuse, ces vies innombrables peuplant ses films, M. Starevitch ne les reproduit pas fidèlement. Il accentue leurs caractères, synthétise leurs mouvements avec un humour subtil qui les rend plus vrais que nature. Voyez ses grenouilles.

« Ondin, me dit-il, j'ai eu beaucoup de mal à le faire nager convenablement. Je lui avais d'abord fait exécuter les mouvements exacts d'une grenouille. A l'écran, cela ne donnait rien. Alors, je l'ai animé d'un mouvement un peu caricatural. Les résultats étaient bien meilleurs. »

Il faut dire que M. Starevitch, dans sa retraite banlieusarde, a peu d'occasions de parler français. Il possède heureusement, dans sa famille même, de charmantes collaboratrices et d'habiles interprètes. Sans Mlle Starevitch, la conversation se fût réduite entre nous à un échange de noms d'insectes, en latin, la langue internationale par excellence.

« Je vais vous montrer mes artistes. »

Voici des chambres aux murs revêtus d'armoires et de vitrines, où se fige tout un petit peuple : les créatures étranges de Ladislav Starevitch. Le château de la Belle au Bois Dormant devait être pareil, avec ses oiseaux, ses gardes et ses pages endormis, avant que vint le Prince Charmant. La Princesse elle-même nous contemple, la Princesse Chinoise rêvant aux « Yeux du Dragon », entre un gros mandarin et des gardes aux armures hérissées. Assis sur leurs stalles minuscules, les mains sur les genoux, les onze Pairs de *L'Horloge Magique*. On reconnaît le peureux, le fanfaron, l'ivrogne avec sa bouteille. Puis, sous une cloche de verre, son heaume noir baissé, le Géant Destin s'appuie sur sa fidèle épée. Avec prudence, le Magicien ne lui a pas donné de compagnons, qu'il aurait aussitôt taillés en pièces. Isolé dans sa tour de verre, silencieux, impénétrable, il veille, et ne nous entend pas. Je cherche en vain le douzième pair et son beau cheval, son cheval à l'œil terrible et qui retousse si méchamment les lèvres. Je les retrouverai tout à l'heure dans le bureau de M. Starevitch. Preux dans l'immobilité même, il transperce un dragon au sommet d'une bibliothèque.

Ici, sur les glacis et les murailles d'une forteresse à leur échelle, une quarantaine de fourmis combattent avec la lance, l'épée et la masse d'armes. Elles sont grosses comme des frelons.

« Cette scène de son film *La Reine des Papillons*, me dit Mlle Starevitch, mon père l'a tournée en huit jours. Pour chaque image, il faisait mouvoir ses quarante insectes et suivait ainsi, à leurs vitesses respectives, tous les mouvements individuels, sans prendre une note et sans jamais se tromper. Je ne sais pas comment il fait, ajoute-t-elle en riant, d'inventer des scènes à mesure qu'il tourne et de tout retenir. Moi, je suis obligée de noter chaque fois. »

Avec M. Starevitch, il ne faut s'étonner de rien. S'étonne-t-on des poètes ?

« Oh ! fait-il, ce n'est pas bien difficile, avec un peu d'habitude... Comment je trouve les idées ? Ma foi... c'est dans l'air ! »

« Ça m'est venu de nuit, en entendant chanter le rossignol ! » disait de même le Tambourinaire ingénu d'Alphonse Daudet.

M. Starevitch ouvre une armoire : telle devait être l'armoire de Dieu le dernier jour de la création. Il y a là, mêlés à des fragments informes, des membres épars d'insectes et de personnages, une couronne en carton, revêtue de papier d'argent, des petits canons, un crâne de chat taillé dans le bois, poli et articulé, que Pompon ne désavouerait pas. Dans un coin, une pile de grenouilles.

« Je vous présente un de mes plus anciens artistes. »

C'est une grenouille énorme, ventrue, verte, avec une large bouche et des yeux si pleins de malice que je crains de la voir s'échapper. M. Starevitch la tient par une patte :

« ... L'orateur des Grenouilles qui demandent un Roi et la mangeuse de papillons de *L'Horloge Magique*. Aussi, c'est un de mes artistes préférés. »

A ces mots, le corbeau déplumé perché au-dessus de nous dans sa cage de verre — un poltron, spectral, lugubre et ancien corbeau — se hérissa et battit légèrement des ailes. Quelques plumes tombèrent. Et il me sembla que toutes les autres créatures de M. Starevitch s'animaient : le casse-noisette et les noisettes, les deux rattes danseuses étoilées, le rat de ville et le rat des champs, la mante religieuse, les fourmis, et, dans un coin, des marionnettes javanaises aux silhouettes fantastiques.

Et l'on entendit un ronflement sourd : c'était, dans ses cartons, la collection de papillons qui battait des ailes.

A ce moment, M. Starevitch alluma, au-dessus des Débris de prise de vues, trois projecteurs à incandescence. Le murmure des monstres prisonniers se tut. Leurs yeux de verre contemplèrent le décor, le petit décor posé sur une table, où évoluaient des jouets.

PIERRE ICHAC.

Changement d'adresse

L'A.C.E. nous informe que ses services de distribution, de réception et de vérification de films, ainsi que son service distributeur de publicité, sont transférés à dater du 15 avril, aux Etablissements Gaumont, 35, rue du Plateau. Bien entendu, les bureaux de location continuent à fonctionner comme par le passé, 11 bis, rue Volney. Toute la correspondance, par conséquent, devra être adressée à l'adresse habituelle, 11 bis, rue Volney, Paris (2°).

Un tournoi public autour d'un grand film

Notre souci de soumettre à nos lecteurs toutes les innovations nous incite à reproduire une invitation adressée au public et encadrée dans une page entière d'Excelsior, par une série de photos des principales scènes d'un film.

Cette invitation, s'évadant du cadre des anciennes formules de propagande, nous paraît être une expérience heureuse que, personnellement, nous suivrons avec beaucoup d'intérêt.

Invitation

Les Vedettes et tous les Artisans de l'Œuvre cinématographique de G. Dini : Quand l'ombre descend... sont heureux de pouvoir vous soumettre quelques éléments glanés dans les coulisses du Studio au cours des prises de vues.

Ayant apporté dans un sincère « travail d'équipe » toute leur conscience professionnelle, leur technique, leurs talents, ils éprouvent quelque fierté d'avoir, sous l'impulsion artistique à la fois fougueuse et méthodique de leur metteur en scène, coopéré à la création d'une œuvre cinématographique bien caractéristique de la nouvelle production française.

Utilisant toute l'ampleur des moyens mis à leur disposition par le grand illustré Excelsior et le poste d'émissions radiophoniques du Petit Parisien, ils viendront, tour à tour, par l'image, puis par le micro, avec l'inimitable humoriste Saint-Granier, vous distraire et vous inviter à leur apporter le puissant élément de votre sympathique participation au :

1^{er} TOURNOI CINÉGRAPHIQUE de PERSPICACITÉ organisé

à EXCELSIOR par SIC-DELTA

(Syndicat International Cinématographique)

à l'occasion de l'édition du grand film français

« QUAND L'OMBRE DESCEND... »

Les lauréats recevront de nombreux prix parmi lesquels plusieurs milliers de billets de la prochaine souscription à l'Œuvre de la Maison de retraite de la Mutuelle du Cinéma, des centaines d'abonnement gratuits à toutes les Revues et Publications s'intéressant particulièrement au Cinématographe, et enfin, de nombreuses surprises qui plairont aux Amis de l'Ecran.

Les fervents de la T.S.F. auront aussi leur part avec les cinq émissions radiophoniques spéciales du Poste du Petit Parisien. En outre, le « Parleur Inconnu », pour la première fois au Monde, radiodiffusera la présentation du film le 13 mai.

Les Postes d'émission (Paris-Province) seront les Postes d'Etat.



Une des scènes du dancing de Quand l'Ombre descend...

Un chef-d'œuvre français

LA FEMME ET LE PANTIN

LES possibilités du film français ne sont pas niables. Sachons organiser la production. Faisons confiance aux quelques metteurs en scène — et d'autres surgiront — que nous avons le bonheur de posséder et le film étranger se contentera de lui-même.

Un film comme *La Femme et le Pantin* nous venge de toutes les humiliations et de toutes les injustices. Car voici une œuvre qui n'a rien d'américain, de germanique ou de scandinave et qui non plus ne procède de cette monstrueuse formule internationale qu'on voudrait encore nous imposer.

Le film de Jacques de Baroncelli est spécifiquement français. Il est le triomphe de l'art français fait de goût, de mesure, d'élégante et subtile sensibilité, de charme et de poésie.

Depuis longtemps nous considérons l'illustrateur de *Pêcheur d'Islande* comme le plus persuasif et le plus heureux défenseur de la production nationale et si ses films font prime à l'étranger, n'est-ce pas précisément en raison de leurs vertus intimes qui les rattachent à toute une tradition d'intellectualisme et d'esthétisme ?

La Femme et le Pantin nous apparaît, en ces temps un peu sceptiques et désabusés, comme une heureuse réussite conditionnée par un acte de foi, d'amour et de volonté. En choisissant le roman atmosphérique de Pierre Louÿs, Jacques de Baroncelli jouait en effet avec la difficulté. Un sujet statique se prêtant bien plus à des descriptions littéraires qu'à des images mouvantes, deux personnages-symboles, quelques situations assez troubles, n'offraient au réalisateur qu'une matière cinématographique médiocre. Il fallait pour animer cette matière, outre le dynamisme obligatoire du talent technique, une force que bien peu d'artisans possèdent et qui est l'apanage des véritables artistes : la force intérieure, la flamme créatrice, l'inspiration.

La Femme et le Pantin est un film inspiré. Je veux dire que le film est autre chose que le livre dont il fut extrait ou du moins qu'il exprime, à l'aide d'un langage autrement subtil que celui des mots, l'essentiel des âmes, des situations dramatiques, des paysages.

Dans un tel film nous voyons en dehors de l'admirable réalisation matérielle, un effort de compréhension totale, effort dont seul peut être capable un artiste très intelligent qui subordonne son métier à la volonté de comprendre et de faire comprendre.

Jacques de Baroncelli, comme il l'avait déjà fait dans *Pêcheur d'Islande*, dépasse l'anecdote pour atteindre l'âme même des êtres et des choses. On pourrait dire que *La Femme et le Pantin*, illustrée par lui, nous exprime « l'âme » de l'amour charnel. Pour d'autres ces termes seraient contradictoires. Pour lui, ils s'harmonisent intimement. Je n'en donnerai qu'un exemple mais si hautement caractéristique : la scène du nu dans l'établissement louche où Conchita doit s'exposer à la lubricité de quelques clients privilégiés.

Le cinéma ainsi compris fonde toute une poésie que les grands poètes du verbe n'ont pu jamais atteindre. Elle nous révèle l'essence muette des choses et dégage aussi bien la beauté d'une âme que l'infini d'un paysage.

Au fond, nous nous avouons incapables de nous intéresser à une anecdote quand elle est affranchie de toute intériorité. Le film d'aventures lui-même — certains Tom Mix, les Fred Thomson, les premiers Rintintin — exprime parfois une poésie, un parfum d'âme dont bon nombre de tragédies sont dépourvues.

Avec *La Femme et le Pantin*, comme avec *Pêcheur d'Islande*, *La Légende de Sœur Béatrice* et d'autres films essentiels, Jacques de Baroncelli se révèle un grand poète d'images. Il aura pour lui l'affectueuse admiration de tous ceux qui considèrent l'art comme autre chose qu'un métier et qui demandent aux œuvres humaines un peu de cette beauté dont le monde palpite.

Ed. E.



CONCHITA MONTENEGRO

la jeune et magnifique interprète de *La Femme et le Pantin*

WATERLOO -- CŒUR EMBRASÉ

Les nouvelles présentations d'Aubert ont été inaugurées avec un plein succès au Caméo par le grand film de Carl Grune : *Waterloo*.

Ce film prend Napoléon à l'Île d'Elbe et nous montre parallèlement les diplomates alliés au Congrès de Vienne. Puis c'est le retour foudroyant de l'Empereur en France, la reconstitution de l'Alliance contre lui, la campagne de Belgique d'abord heureuse et se terminant par la défaite de Waterloo.

Carl Grune s'en tient presque à ce thème purement historique. Cependant une trame particulière intervient pour corser l'intérêt anecdotique du film, mais si discrètement que le rythme des événements n'est jamais rompu.

On peut dire que *Waterloo* constitue une puissante et fidèle page d'histoire. Le fait qu'elle est traitée d'un point de vue allemand n'en atténue pas sensiblement l'authenticité. Le vieux maréchal Blücher est peint, comme il convient, sous les dehors les plus sympathiques, mais la grande figure de Napoléon, représentée d'ailleurs par Charles Vanel, nous est restituée dans toute sa majesté.

La réalisation de Carl Grune contient, dans un tout fort habile, quelques parties admirables et d'une technique nouvelle. Citons seulement les extraordinaires juxtapositions et quelques audacieuses surimpressions.

Carl Grune a eu l'intelligence de réunir une interprétation internationale, de confier le rôle de Napoléon à un Français (Charles Vanel, excellent), le rôle de Wellington à un Anglais (Humberstone Wright), le rôle de Blücher à un Allemand (Otto Gebühr, merveilleux de rude bonhomie), le rôle de la comtesse Tarnowska à une Polonaise (Vera Malinowskaja, jolies et vibrantes).

Seul le rôle du maréchal Ney est tenu par Carl Vogt.

Waterloo, page d'histoire, constitue aussi un film, un vrai film admirablement conçu et charpenté, un film qui tient les spectateurs en haleine et est encore capable d'intéresser les amateurs par le sérieux de sa technique.

Le second film présenté par Aubert, *Cœur embrasé*, est une comédie dramatique qui constituerait un excellent film sonore. On y voit un jeune com-

positeur, inventeur d'un procédé de musique par ondes éthérées, s'éprendre d'une jeune artiste qui, pour vivre, a dû accepter un emploi dans un établissement de nuit où l'on fait la noce bien plus que l'on n'y chante. Afin de ne pas effaroucher le jeune homme, elle lui cache la vérité et se dit employée des postes. Mais le mensonge est vite découvert.

Colère et mépris du musicien, désespoir de la petite artiste qui court se jeter sous les roues d'une auto. Heureusement, elle est peu blessée et à la première audition de sa symphonie où le compositeur a dû remplacer le grand air de soprano par un morceau d'ondes éthérées, une voix s'élève du balcon. C'est la jeune cantatrice qui vient sauver la situation en même temps que son amour.

Ludwig Berger, à qui nous devons cette aimable fantaisie, *Rêve de Valse*, a mis en scène *Cœur Embrassé* avec beaucoup de goût. L'évocation des milieux de coulisses, de loges d'artistes, pour être habituelle à l'écran, n'en a pas moins de saveur. On

remarquera la jolie façon dont le numéro de music-hall est présenté. Les scènes de rues, visiblement tournées au studio, sont excellentes et il y a un peu partout de savants éclairages qui attestent une technique supérieure.

Le principal charme de *Cœur Embrassé* tient à l'interprétation de Mady Christians.

Vraiment jeune et spontanée, Mady Christians vit tous ses rôles avec une belle conscience. Parfaite dans les scènes de gaieté où son joli rire rayonne, Mady Christians se montre sensible et émouvante dans les scènes pathétiques.

Nulle artiste européenne n'est plus sympathique et sa seule présence à l'écran transfigure les situations les plus banales.

Gustave Fröhlich lui donne la réplique avec une fougue juvénile qui grimace un peu parfois, mais qui est toujours sincère.

Les petits rôles sont généralement bien tenus et la figuration comprend quelques jeunes et jolies femmes.

Il conviendrait encore de louer la perfection de la photo qui fait de *Cœur Embrassé* un film techniquement supérieur.



Au soir de la bataille de Waterloo. Charles VANEL dans le rôle de Napoléon.



Gustave FROHLICH dans *Cœur embrasé*.

LA SEMAINE DU CINÉMA FRANÇAIS

Le cinéma, durant un trop long temps, on le sait, fut assimilé au rang de spectacle forain. Lors de son passage au ministère, Yvon Delbos, le premier au Gouvernement, eut conscience de l'erreur que l'on commettait envers lui, et dégagait sa portée artistique et sociale.

Edouard Herriot parachevait l'œuvre ébauchée, en cherchant à défendre, efficacement, par un statut et des mesures de protection, le film français. Le cinéma devint, par là, chose d'Etat. C'est ainsi qu'André-François Poncet, qui, simple député, avait projeté un rapprochement entre les économistes et les cinéastes, put inaugurer, dans son double rôle de ministre et d'initiateur, la Semaine du Cinéma, le 29 avril dernier au nom du Gouvernement.

Ce ne sont ni les cinéastes, ni les industriels du film qui ont souhaité réunir ces Etats-Général du Cinéma, mais un groupe d'économistes, soucieux de connaître les données financières et les possibilités d'un art et d'une industrie, dont l'Amérique, jusqu'ici, et l'Allemagne semblaient détenir le monopole.

Toutes les questions furent donc scientifiquement, logiquement examinées.

A M. Gaël Fain, on doit de remarquables rapports : *Le financement de l'Industrie du Cinéma* (en collaboration avec M. Pommery), *L'Exploitation des salles*, *Les films sonovisuels*, *La réalisation des films* (en collaboration avec M. Henri Chomette), *Vente et Location*.

A M. Paul Vasseur, les *Statuts d'une Chambre européenne du Cinématographe*. A M. Paul David, un long exposé étudiant *Le Cinéma et l'expansion économique*. A Jean Benoit-Lévy, des vues judicieuses sur *Le Cinéma d'enseignement et d'éducation*. A Yves Chataigneau, une étude envisageant *L'influence internationale du Cinématographe*. A Gustave Bonvoisin, des considérations touchant *Le rôle social du Cinéma*, et à moi-même, un *Aperçu sur la protection des Ecoles cinématographiques au point de vue national et international*.

Comment énumérer toutes les études ? Cependant, signalons l'importance capitale, sorte de conclusion de la Semaine, du rapport de M. Pierre Lyautey, sur le contingentement. Je dis sorte de conclusion, car, les opinions divergentes émises au cours de la Semaine du Cinéma se rallièrent autour d'un vœu aboutissant à la nécessité absolue d'une protection du film français.

M. Paul David cite cette phrase, empruntée aux Américains eux-mêmes : « On disait autrefois : le commerce suit le pavillon. On peut dire aujourd'hui : le commerce suit le film. »

Admettre qu'un pays puisse laisser envahir ses écrans au point de ne pouvoir

lui-même s'exprimer librement, est d'un éclectisme imprudent et dangereux.

Or, le cinéma français, dans l'état d'économie actuel, est victime d'une invasion, d'une colonisation effective, intellectuelle et morale ? Il ne peut se développer.

Sur 419 films, 92 films français seulement ont balancé l'an dernier l'influence de 218 films américains. Etant prouvé que le cinéma possède une action visuelle indéniable, comment ne pas évoquer la nécessité d'une production nationale de films. Le contingentement n'est donc pas seulement une protection financière mais une protection spirituelle qui doit laisser à la France le loisir de se reprendre, de s'ordonner, nationalement pour vivre internationalement.

Voici quelques conclusions :

De M. Paul David, conseiller du Commerce extérieur :

De cette étude ressortent deux vérités essentielles : la première, c'est que notre expansion économique est fonction de la prospérité de nos industries cinématographiques.

La seconde, c'est que nos milieux financiers, dans leur propre intérêt, comme dans l'intérêt du pays, seraient bien inspirés en apportant à ces industries un soutien qui est indispensable à leur développement.

Yves Chataigneau, du Service des Œuvres françaises à l'étranger, remarque :

Il n'appartient qu'à nous de redresser l'opinion que peut se faire la foule étrangère à la vue de films, heureusement rares, où notre civilisation est caricaturée. Il suffit pour cela d'apporter aux metteurs en scène et aux producteurs de films les ressources qui leur manquent.

De MM. Gaël Fain et Pommery :

Présentement, l'industrie cinématographique française apparaît, aux yeux de l'observateur désintéressé, comme souffrant surtout d'un défaut d'organisation, d'articulation. En présence de Sociétés étrangères puissamment outillées, fortement concentrées, nous voyons en France une industrie divisée en trois branches, qui semblent constamment préoccupées de faire prévaloir des points de vue divergents et de discuter, comme des théologiens de Byzance, à l'heure où les murailles de la ville étaient déjà investies. Nous voyons une multitude de salles écrasées d'impôts et incapables de suivre des directives d'ensemble. Nous voyons, à côté d'une ou deux sociétés plus importantes un grand nombre de producteurs indépendants, qui s'efforcent de réaliser des films, au moyen de combinaisons financières de fortune, puis de les placer en France et à l'étranger, dans des conditions si précaires qu'il se passe parfois des mois avant qu'un film terminé apparaisse sur les écrans nationaux, et des années avant qu'il soit amorti.

Pour remédier à cet état de choses, une seule solution nous est apparue, dont la mise en œuvre dépend en majeure partie des dirigeants du cinéma : établir d'avantage d'entente et de cohésion, tant dans chaque branche de l'industrie qu'entre ces différentes branches, établir des programmes de production d'ensemble, des accords généraux de location et de vente à l'étranger, des circuits fortement groupés : en un mot, organiser le cinéma français.

De MM. Gaël Fain et Henri Chomette, sur la Réalisation des films :

Le cinéma jouit d'ailleurs, de nos jours, d'un tel ascendant sur l'âme des foules qu'aucun gouvernement intelligent ne saurait s'en désintéresser : certains auteurs américains n'ont-ils pas été jusqu'à soutenir que l'on devrait désormais considérer les cinémas comme un service public, au même titre que les chemins de fer et les écoles ?

Dans le rapport de la Vente et de la Location des films, ce passage :

On a parfois regretté que ce souci très légitime du producteur de se couvrir avant d'entreprendre une réalisation coûteuse et aléatoire ait amené, dans certains cas, la production d'œuvres mal équilibrées : nous voulons parler des productions improprement baptisées « internationales » dont le sujet, le metteur en scène, les vedettes et la figuration sont empruntés à des pays différents, en vue de sauvegarder, pour chaque marché, une parcelle de caractère national.

Coutume que j'ai combattue, moi-même, dans mon rapport sur l'Utilité des Ecoles cinématographiques au point de vue international et national :

Une réflexion s'impose. Puisque chaque pays ne peut exister cinématographiquement que dans la sincérité de son expression visuelle (l'Amérique en est l'exemple) pourquoi ne pas inciter chaque race à se développer en images selon les lois qui lui sont propres, sans que le nationalisme de sa personnalité nuise à ses échanges ?

Chacun ne peut être parfait que dans l'apogée de ses qualités. La valeur même des films sincères, composés selon ce principe, forcera les frontières.

Le cinéma à la campagne fut aussi étudié, et à Jean Benoit-Lévy, nous devons cette conclusion sur le Cinéma d'enseignement et d'éducation :

Nous demandons un Office national, un Institut du Cinéma français du film d'enseignement créé sur la base très judicieuse indiquée par M. le sénateur Brenier dans son rapport à la Commission supérieure du Cinéma. Dès lors, on pourra produire et sérier les films et permettre à des éditeurs spécialisés de s'y consacrer avec profit. Il n'est que temps d'agir. Les Offices régionaux sont submergés par les demandes de films. Le besoin s'est créé ; il faut y répondre sous peine de voir s'écrouler l'œuvre déjà accomplie.

Au cours de la Semaine du Cinéma, qu'il se soit agi des films français et de leurs rapports internationaux, des films français et de leur organisation économique, des films français et de leur esthétique, rien ne fut laissé dans l'ombre. Franche, la lumière chercha les moindres coins d'obscurité. Chacun s'aborda avec sincérité, chacun se quitta, discipliné pour l'effort commun.

Une projection termina la Semaine. J'entendis ces mots étonnés :

« Mais le film français existe ! »

Oui, il existe magnifique et puissant pour qui sait le regarder. Personnel aussi dans la conception de ses réalisateurs. A l'organisation financière de soutenir sa force. Ce sera la plus belle conclusion de la Semaine du Cinéma.

Germaine DULAC.

Le Film Sonore

M. Henri François me pardonnera de revenir après lui sur cette question, c'est que liée en quelque sorte à celle du contingentement, elle représente une des formes les plus visibles de l'importation du film américain en France.

Je suis de l'avis de notre directeur artistique lorsqu'il estime que le film sonore parviendra difficilement à s'imposer de façon durable dans notre pays, mais il est à craindre que la production américaine ne nous l'impose à bref délai et cela parce que nous sommes contraints de nous approvisionner de l'autre côté de l'Atlantique et que là-bas le film sonore est en train de supplanter le film muet.

L'interview prise par un journal du soir à un des magnats du cinéma américain ne laisse aucun doute à cet égard. Celui-ci n'est autre que M. Jesse Lasky, président de la Paramount Famous Player Corporation.

« Le film parlant, a-t-il affirmé, représente l'avenir, sans aucun doute. Notre programme de production pour la saison comporte déjà 70 « talkies ». Et nous en produirons davantage au cours des saisons suivantes. »

Voilà qui est net. Quant aux raisons qui expliquent cet engouement pour le film parlant, une seule suffit, c'est que celui-ci diminue de prix chaque jour. Seuls des producteurs de l'envergure de Charlie Chaplin peuvent maintenir le film muet.

Mais, — pensera-t-on — le film parlant américain rencontrera un obstacle insurmontable en Europe : le langage. Cette difficulté a été prévue et... résolue.

Trois sortes de films sont envisagés : le film international, qui sera musical, c'est-à-dire fait de chansons ou sonore. Le film parlant destiné aux Etats-Unis et aux pays de langue anglaise. Enfin le film parlant national fabriqué en langue du pays d'exploitation. Et voici comment M. Lasky comprend son exploitation.

Il achète les droits d'adaptation d'un livre, d'une pièce ou d'un scénario qu'il estime convenir à notre tempérament. La préparation du film (découpage du scénario, établissement des maquettes, des costumes, des angles de prises de vues, etc.) est établi par ses services.

Ensuite, il fait exécuter en France une réplique du film parlant avec une distribution française et des paroles françaises.

Et, terminant ses explications, M. Jesse Lasky renouvèle sa confiance dans la réussite de ses projets.

Que pensez-vous de ceux-ci ? Ainsi, on va nous submerger de films sonores, de ceux qu'on jugera devoir nous convenir, c'est-à-dire d'essence américaine, contre lesquels le cinéma français ne pourra lutter parce que ses films muets sont plus chers et notoirement insuffisants.

N'est-ce pas là une redoutable menace pour notre industrie française et — ce qui est beaucoup plus grave — pour la pensée française ? Car nul ne peut contester qu'aujourd'hui le cinéma constitue le plus efficace instrument de propagande pour la diffusion de la pensée.

Il ne s'agit pas d'incriminer les producteurs américains qui servent ainsi leurs intérêts et l'influence de leur pays.

Mais nous ? Peut-être serait-il temps de songer à nous défendre.

La Semaine du Cinéma français arrive à point pour étudier les moyens de détourner de l'art français la menace qui plane sur lui.

Jean ANDRIEU.

Les vingt établissements du circuit Aubert s'équipent en "sonore"

Les vingt établissements du circuit Aubert, dix-sept à Paris, trois en province, vont être équipés en sonore par la Western-Electric qui avait déjà fait l'installation de l'Aubert-Palace où l'on donne *Le Chanteur de Jazz*. Telle est la grande nouvelle qui circulait depuis quelques jours et que vient de confirmer M. Cari, directeur des Etablissements Aubert.

Notre sympathique confrère Raymond Berner, de la Cinématographie Française, a interviewé à ce sujet M. Cari.

— C'est un événement considérable. Quand commencent les travaux ? interrogea Berner.

— Incessamment, répondit M. Cari.

— L'adjonction du sonore sera-t-elle accompagnée d'une modification des salles ?

— Pour quelques-unes.

— Pensez-vous avoir suffisamment de productions pour alimenter toutes vos salles ?

— Actuellement, cela nous serait impossible. Mais d'ici quelques mois, les films sonores américains vont venir en avalanche.

— Ne craignez-vous pas ces « talkies » en anglais ou en américain ?

— Nous ferons un choix pour les programmes (signe certain que M. Cari espère avoir beaucoup de films à sa disposition). Nous équiperons très certainement un studio sonore en France.

— ... Procédé Western ?

— Bien entendu. Quant aux films comportant beaucoup de scènes parlées comme *The singing fool* (*Le Fou chantant*) qui succèdera au *Chanteur de Jazz*, nous mettrons au point un appareil remarquable qui permettra de faire comprendre les paroles des acteurs aux spectateurs qui n'entendent pas l'anglais.

— Bravo ! Et serait-il indiscret de vous demander à combien vous revient la sonorisation de vos salles.

— Huit à neuf millions de francs.

"Tu m'appartiens" est un film de grande classe

Aubert vient de présenter avec un plein succès le nouveau film de Maurice Gleize *Tu m'appartiens*, dont le scénario est l'œuvre d'Alfred Machard.

Le temps nous fait défaut pour parler comme il conviendrait de cette importante production qui constitue un véritable triomphe de la production française. Nous y reviendrons plus longuement dans notre prochain numéro. Mais dès maintenant nous tenons à souligner l'effort courageux et heureux accompli par Maurice Gleize dont la réussite est complète. Découpage, montage, mise en scène, interprétation, Gleize a su, en grand artiste, faire face aux multiples offices d'une charge écrasante et Alfred Machard, écrivain d'imagination et esprit visuel, a trouvé en lui un illustrateur précieux.

Associations au succès de l'un et de l'autre celui de la très belle Francesca Bertini qui, depuis longtemps, ne nous avait donné une telle preuve de son prestigieux talent.

Tu m'appartiens est un film français qui nous paraît de taille à concurrencer les plus solides productions américaines ou allemandes. Et il nous permet d'espérer !



La reconstitution de la fameuse scène des adieux de Fontainebleau extraite du grand film *L'Agonie des Aigles*, réédité par la Superfilm et qui sort actuellement dans les principaux cinémas.

Le Village du Péché sort en exclusivité au Colisée des Champs-Élysées

Le Colisée, la luxueuse salle des Champs-Élysées, que dirige M. Malleville, vient de se transformer en cinéma d'exclusivité. S'inspirant de la formule des boulevards, cet établissement passera désormais les meilleurs films en matinée et en soirée, chaque jour, jusqu'à épuisement du succès.

Le Colisée vient d'inaugurer ses exclusivités avec Le Village du Péché, que la Pax Film présente avec succès le mois dernier.

Ce film, de la production Sowkino est très caractéristique de la nouvelle école russe. La mise en scène est due à O. Préobragensky, qui nous donne là un vaste tableau des mœurs des paysans russes avant et après la guerre.

La peinture vaut par son absolue sincérité qui n'exclut ni violence ni âpreté. Éloignée de tous les enjolivements du roman, cette peinture est directe et vraie. Elle respire la vie dans ce qu'elle a de bon et de généreux comme dans ce qu'elle a de trouble et de pervers. Le réalisateur ne moralise pas. Il peint ce qu'il voit. Et le Village du Péché est intéressant à la manière d'un documentaire.

Toutes les scènes de la vie rurale sont saisies sur le vif. La beauté des champs en travail a inspiré à Préobragensky quelques tableaux d'une rare maîtrise. La fête au village, la cérémonie des fiançailles sont décrites avec un sens merveilleux du pittoresque rustique.

La technique de ce film est extrêmement curieuse, sans vaine subtilité, sans exagération inutile. On sent que le réalisateur n'eut qu'une préoccupation : celle de faire vrai et simple. Et sa technique que l'on ne sent pas est à l'image de son sujet.

Aucune grande vedette ne paraît dans Le Village du Péché. Et cependant les artistes qui interprètent les principaux rôles sont dignes des meilleurs. Nous citerons l'émouvante Zessarskaïa, dans le rôle de Wassilissa, Pouchaïa, dans le rôle d'Anna, Jastrebitzky, dans le rôle de Schironin, et Babanin dans le rôle d'Ivan.

Le Village du Péché, film nettement russe par le sujet et la forme, ne manquera pas d'intéresser profondément le public français qui commence à être saturé des dancings, des salons mondains, des coulisses de music-hall et autres clichés cinématographiques.

Le Cinéma Français à l'Exposition de Barcelone

L'Exposition de Barcelone, qui ouvrira ses portes le 15 mai prochain, est la première grande Exposition générale et internationale organisée depuis la guerre. Il faut remonter jusqu'en 1888 pour trouver une manifestation analogue en Espagne.

Une salle de 250 mètres carrés est réservée aux appareils et produits de l'art cinématographique (classe 13 a) dont M. Charles Pathé, avec la présidence du Groupe IIIB, a accepté de venir démontrer la vitalité industrielle française et a réuni autour de lui dans ce but les représentants les plus qualifiés dans cette branche.

La Classe 13 a, dont le président, M. Marcel Mayer, directeur des usines Pathé-Cinéma, à Joinville-le-Pont, a pu réunir les noms des principaux constructeurs : Aubert, Continsouza, Debie, Jourjon, L. Maurice, Pathé Cinéma, comportera également un stand pour les producteurs, organisé par la Chambre syndicale.

Afin de rappeler à l'univers que le cinéma est une invention essentiellement française, un musée rétrospectif auquel Pathé Cinéma a donné son appui financier, sera constitué, grâce à l'obligeance de M. Gabelle, directeur du Conservatoire des Arts-et-Métiers, à qui nous devons le prêt des appareils catalogués officiellement, du plus ancien au plus moderne. De nombreuses conférences subventionnées seront également faites sous les auspices de la Chambre Syndicale et nous pouvons déjà citer les noms de MM. Belin, Louis Forest, Luc et du Dr. Comandon.

Enfin, les grands films français seront projetés dans la salle de spectacles qui, entourée de loges et de galeries, forme le centre du Palais et comporte 3.000 places.

Ainsi, l'effort réalisé dans son ensemble par la section française sous l'impulsion de M. A. Citroën, président général et, en particulier, par le Groupe de la Cinématographie, Photographie et Instruments de précision, fait donc prévoir un succès très marqué de l'industrie française, dans cette manifestation mondiale.



ERIC VON STROHEIM
dans La Symphonie Nuptiale, d'après Jack Plunkett.



ZESSARSKAIA

dans le rôle de Wassilissa du Village du Péché



ANDRE NOX et GEORGES MELCHIOR

dans *Quand l'Ombre descend...*

réalisé par G. Dini

pour Consortium-Delta



HELENE DARLY

dans *Quand l'Ombre descend...*

qui est présenté le 13 mai aux Folies-Wagram

par les Films Célèbres

MON CŒUR EST UN JAZZ-BAND

Voici un des bons films de la saison et certainement l'un de ceux qui plairont le plus au grand public.

Mon Cœur est un jazz-band a été très habilement inspiré d'une chanson qui, populaire dans l'Europe centrale, le sera demain chez nous, car elle est charmante.

Le film est un mélange savoureux de pittoresque, de sentimentalisme et de gaieté. Il évolue dans les milieux de music-hall et met en scène une jeune danseuse fantaisiste qui recherchée par un compositeur célèbre lui préfère un artiste dévoyé qu'elle remettra dans le bon chemin et qu'elle épousera. Auparavant, l'artiste est accusé d'un vol de bijoux. La danseuse qui connaît les véritables voleurs vient les trouver dans leur repaire et les oblige à lui restituer les bijoux, innocentant ainsi celui qu'elle aime.

Sur ce thème assez simple, le réalisateur Zelnick a composé un film très attrayant qui tient le public en haleine du début à la fin par des moyens purement cinématographiques. Il y a là maints détails ingénieux, inventions anecdotiques ou trouvailles de prises de vues qui forcent l'attention et enlèvent finalement le succès.

Mais ce qui plaira surtout c'est l'évocation des milieux de music-hall souvent traités à l'écran, mais toujours agréables à voir. Le numéro musical est particulièrement bien réalisé avec la jolie chanson si aisément synchronisable et son décor traditionnel de revue.

La plupart des extérieurs ont été tournés dans les rues de Londres et cela nous vaut des scènes amusantes qui semblent prises sur le vif.

La photo est aussi bonne que la technique et de savants éclairages donnent à certaines parties de ce film gai un caractère d'art qu'apprécieront les délicats.

L'interprétation de Lya Mara assure au

film un rythme endiablé et une gaieté constante. Cette artiste, dont les qualités comiques sont naturellement assez réduites, fait un louable effort pour mener alertement le jeu. Toujours en action, elle se dépense sans compter. Elle joue avec beaucoup de charme les scènes sentimentales et avec une certaine crânerie la scène de la restitution des bijoux.

Alfred Abel est parfait de dignité calme et d'autorité dans le rôle du compositeur célèbre.

Kowal Samborski, Karl Goëz et Van Riel campent excellemment leur personnage.

Mon Cœur est un jazz-band, pour toutes ces raisons, constitue un spectacle attrayant. C'est le type même de la comédie musicale à grand spectacle, à la fois sentimentale et gaie.

Le public qui vient au cinéma pour se distraire accueille généralement avec joie les

films de ce genre. *Mon Cœur est un jazz-band* procède de la plus aimable fantaisie et d'un optimisme souriant, gage d'un spectacle joyeux, reposant et sain. Ajoutons que le montage et les titres de Gérard Bourgeois apportent au film un grain d'esprit savoureux et accroissent encore d'autant son pouvoir de séduction sur les spectateurs.

On pourrait encore signaler tout le parti qu'il est possible de tirer d'une adaptation musicale parfaite comme celle exécutée par l'orchestre de l'Empire.

La M. B. Film qui nous révéla l'an dernier *Le Diamant du Tsar*, *La Tragédie de la Rue* et *L'Auberge en Folie*, connaîtra avec ce nouveau film un égal succès.

Ce succès coïncidera avec l'ouverture du service de location de la M. B. Film que nous annonçons d'autre part et par lequel s'affirme l'indépendance de la sympathique firme.



Une scène de *Mon Cœur est un jazz-band*.



Au centre, LYA MARA.

LES EXCLUSIVITES SEYTA présentent un appareil sonore

Chaque jour, il se présente un nouveau système de sonorisation et les exploitants, sollicités de toute part, ne sauront plus bientôt à quel saint se vouer. Naturellement — et on ne saurait les en blâmer — leur choix se porte de préférence sur les appareils qui, présentés déjà en public, ont couru les chances et aussi les risques de l'épreuve.

C'est ainsi que la présentation de l'appareil Boma par les Exclusivités Seyta au Casino de Paris, le 29 avril, a rallié bon nombre d'hésitants.

M. Seyta nous avait bien dit que son appareil était le meilleur, le plus agréable à l'oreille, le plus pratique, et — avantage appréciable — le plus économique de tous, mais, comme saint Thomas, nous tenions à voir ou plutôt à entendre.

Or nous avons entendu et nous sommes convaincus. Le Boma est vraiment un merveilleux appareil qui satisfait les plus difficiles. Il a toutes les délicatesses, est puissant et subtil à la fois, donne les plus fines nuances de la musique d'ensemble et restitue aux timbres, aussi bien ceux de l'orchestre que ceux des voix, leur véritable personnalité. Enfin, ce qui, à notre avis, est un progrès considérable, le Boma ne déforme nullement la parole qui reste aussi distincte et aussi harmonieuse que dans la réalité.

Il ne nous appartient pas de donner ici les conditions d'installation et de prix du Boma. Mais M. Seyta nous affirme que son appareil peut être installé dans les plus petites salles et que son prix de revient le met à la portée de toutes les bourses. Et l'on sait que les bourses de la majorité des exploitants ne sont pas très somptueusement garnies.

Pour expérimenter son Boma, M. Seyta nous offrit, outre *La Chute de la Maison Usher*, le chef-d'œuvre de Jean Epstein, admirablement synchronisé, la pri-

meur d'une amusante comédie : *Babette et ses fiancés* qui sembla plaire beaucoup aux nombreux directeurs présents.

Le thème, très vaudevillesque, nous montre une jeune fille fantasque que ses parents, types accomplis de nouveaux riches, rêvent de marier noblement. Une certaine baronne, spécialisée dans les mariages mondains est chargée de trouver le mari. Elle proposera et présentera un conseiller d'Etat, un diplomate, un duc espagnol, mais le premier a passé l'âge de plaire, le second est le comble du ridicule et le troisième n'est qu'un vulgaire « rat d'hôtel ». Babette, ayant usé tous ces prétendants indésirables, n'aura aucune peine à décider ses parents à lui accorder la main de son jeune cousin qu'elle aime et dont elle est aimée.

Le film, très alertement mené, a un mouvement général et une gaieté qui lui font pardonner ses invraisemblables situations comiques.

Victor Janson, spécialiste du genre, mit en scène *Babette et ses fiancés* avec beaucoup de verve et d'ingéniosité. Variant ses cadres à plaisir, Victor Janson nous mène de salons sottement bourgeois aux élégants intérieurs d'un hôtel cosmopolite, en plein centre de sports d'hiver.

Trois excellents artistes interprètent les rôles principaux. Xénia Desni, la si captivante vedette de *Rêve de valse*, est une Babette infiniment gaie, spirituelle et séduisante.

Livio Pavanelli est un très sympathique champion de tennis, bon vivant et flirteur en diable et Walter Rilla est un jeune premier qui mérite le bonheur qui lui échoit à la fin du film.

Babette et ses fiancés semble d'ailleurs avoir beaucoup gagné à la synchronisation du Boma qui fit ainsi les débuts les plus brillants.



Une scène amusante de *Babette et ses fiancés* avec Xénia DESNI.

La glorification d'un héros arménien

ANDRANIK

On demande sans cesse au cinéma des sujets et des cadres nouveaux.

Aussi faut-il accueillir avec joie et reconnaissance l'initiative de M. Hambazoumian, riche Arménien depuis longtemps domicilié à Paris, qui vient de fonder chez nous une nouvelle firme de production dont le titre Armena-Film est tout un programme.

Pour son début, M. Hambazoumian a eu l'excellente et généreuse idée de glorifier à l'écran l'un des plus purs héros de l'indépendance arménienne, le général Andranik.

Nul n'a oublié le rôle joué par Andranik pendant la grande guerre, aux côtés des Alliés. A la tête de 3.000 volontaires, Andranik coopéra activement à la prise d'Erzeroum.

Retiré, après la guerre, aux Etats-Unis, le héros arménien mourut l'an dernier et sa dépouille, ramenée sur la terre d'Europe, repose aujourd'hui au Père-Lachaise en attendant d'être inhumée dans le sol natal.

Pour réaliser le film, M. Hambazoumian fit appel à l'excellent artiste arménien Chakatouny qui dirigea la mise en scène et figura le héros.

Chakatouny, dont on n'a pas oublié la vigoureuse composition d'Ogareff dans le *Michel Strogoff* de Tourjansky, vient de nous présenter son film au cours d'une séance privée.

S'en tenant aux données de l'histoire et voulant avant tout faire œuvre nationale, le réalisateur s'est scrupuleusement écarté de toutes les amplifications du théâtre qui faussent généralement les films historiques les mieux faits. Empreint d'une foi ardente, *Andranik* émeut par son ac-

cent de sincérité, par sa beauté intérieure. C'est une œuvre dont la simplicité voulue, le rythme grave, l'éloquence intime dénotent un grand artiste au service d'une grande cause.

Cette cause intéresse des milliers d'Arméniens disséminés dans le monde entier. Le film créera entre eux des liens puissants et doux en les rattachant davantage au souvenir de leur malheureuse patrie.

Pour nous, le film de Chakatouny, admirablement conçu au double point de vue de l'histoire et du drame, nous apporte un parfum nouveau, celui de milieux que nous ne connaissions pas encore et dont nous subissons le charme captivant.

Au point de vue technique, *Andranik* s'impose par les qualités les plus sérieuses. Chakatouny, s'inspirant des méthodes éprouvées, ne cherche jamais à étonner. Il sait que les subtilités ne sont pas compatibles avec la sincérité et la gravité de l'histoire, et son art procède du style direct où il

n'y a place ni pour la fantaisie excessive ni pour l'esthétisme d'école.

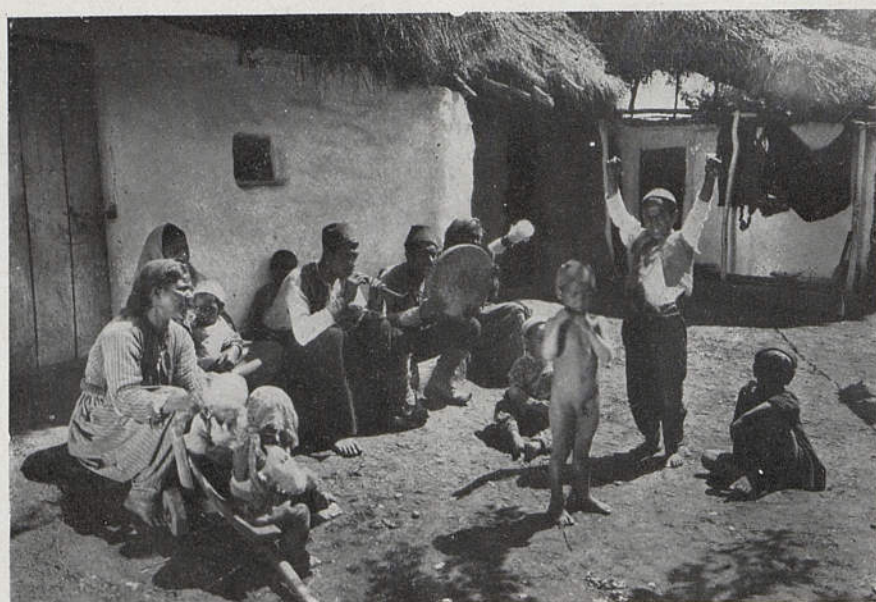
Par contre, il illustre de la façon la plus simple et la plus sobre son sujet qui atteint ainsi à une expression d'héroïsme émouvante et convaincante.

L'interprétation d'*Andranik* est excellente avec Chakatouny qui a fait du héros arménien une composition vraiment saisissante et Andrée Standart qui sera très appréciée dans le principal rôle féminin.

Nous apprenons que Chakatouny, encouragé par le succès d'*Andranik*, entreprend la réalisation d'un autre film, celui-ci moderne, toujours pour Armena-Film.



Chakatouny dans *Andranik*.



Une scène d'*Andranik*.



Ce délicieux tableau d'art est extrait de *Sa Vie Privée*, le film Paramount interprété par Menjou.

Les présentations Franco-Film

La seconde série des présentations de Franco Film a obtenu le même succès que la première dont nous avons déjà rendu compte. Elle comportait deux nouveaux films français : *Le Meneur de Joies* et *L'Evadée*, ainsi que quelques films étrangers choisis parmi les meilleurs de la plus récente production.

Le Meneur de Joies est une production de René Navarre, réalisée par Charles Burguet, d'après un roman de Georges-André Cuel. Beau titre, sujet intéressant, parfois émouvant, réalisation adroite, ce film ne peut manquer de plaire au public.

Le Meneur de joies est un pauvre malheureux que son rival tient à sa merci et qui est obligé pour vivre de distraire les riches voyageurs d'un hôtel de montagne.



René NAVARRE et Evelyn HOLT dans *Le Meneur de Joies*.

Le propriétaire de l'hôtel veut pousser la cruauté jusqu'à obliger la fille de son adversaire à danser nue au milieu des dîneurs.

Mais protégée par un jeune homme qui est séduit par son charme et qui l'épousera, la jeune fille s'enfuit, cependant que le forban est tué d'un coup de revolver au cours d'une bagarre.

Dramatique et mouvementée, l'action ne languit pas. Charles Burguet, qui retrouvera là son récent succès de *Barocco* a réalisé de beaux intérieurs et de savants éclairages.

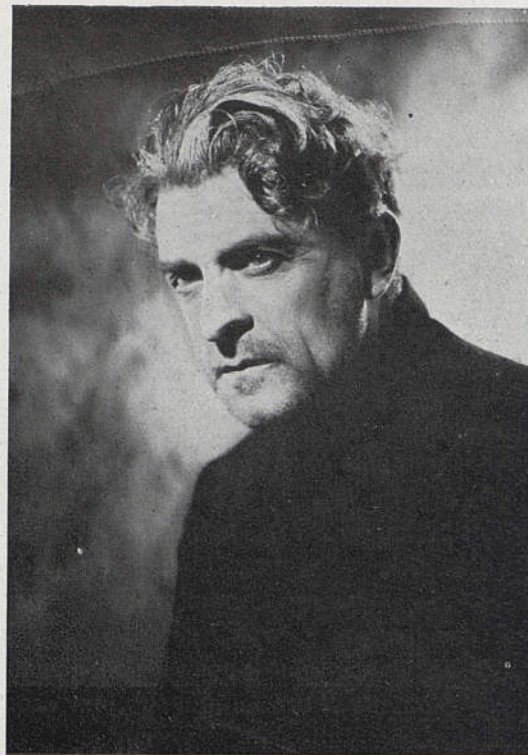
Le rôle du *Meneur de Joies* est tenu par René Navarre qui excelle dans ces compositions de déchéance et de révolte.

Evelyn Holt est charmante dans le rôle de la jeune fille et Carl de Vogt montre beaucoup de puissance dans le rôle du tenancier.

L'Evadée, qui est une production Rex Ingram, a été adapté par Ménéssier, du *Secret de Delia*, de Victorien Sardou.

Pour sauver son frère compromis dans une affaire de meurtre, une jeune fille consent à épouser un homme peu recommandable qu'elle hait.

L'action, amorcée dans les Indes, à Bombay, se poursuit à Paris, où nous retrouvons les héros du drame. Tout concourt finalement à faire évader la malheureuse femme de sa ter-



René NAVARRE.

rible geôle. Et délivrée, elle unira ses jours à un jeune homme qui l'aime.

Il y a dans *L'Evadée* plusieurs scènes extrêmement dramatiques qui porteront sur le public. La réalisation de Ménéssier a du pittoresque, de l'élégance, et un mouvement continu dans le rythme de l'action.

L'interprétation est excellente avec Marcella Albani, Florence Gray, Jean Murat, Maurice de Canonge, Gerald Fielding, Werner Futterer et Mariotti.



Marcella ALBANI, Gerald FIELDING et Maurice de CANONGE dans *L'Evadée*.

De toute la nouvelle production allemande, *Loulou* (titre français de *La Boîte de Pandore*) est l'un des films les plus originaux et les plus curieux.

Pabst a campé là un type de femme étrange, réceptacle de toutes les tares et de toutes les turpitudes humaines sous les dehors les plus charmants. Toutes les tentatives pour la sauver d'elle-même échoueront. Il semble qu'un destin mauvais s'acharne à sa perte et à la perte de tous ceux qui l'approchent jusqu'au jour où glissant sur la pente des dernières déchéances, la malheureuse trouvera le réconfort moral et matériel auprès d'âmes charitables vouées aux plus nobles sacrifices.

Un tel sujet devait trouver en G. W. Pabst un illustrateur puissant et subtil. L'auteur de la *Rue sans joie* a accumulé là maints détails anecdotiques et psychologiques qui corrent l'action et symbolisent le type de la douloureuse Loulou.



Alan HALE et William BOYD dans *Le Gardien de la Loi*.

Film attachant, plein d'humanité et de pitié, amusant parfois par certains côtés d'humour et d'ironie, *Loulou* se recommande encore par une admirable technique et une photo éblouissante.

Louise Brooks est une trépidante et captivante Loulou.

Alice Roberte campe un type curieux de jeune pierreuse. Sa scène de la cour d'assises fut jouée avec une magnifique véhémence.

Fritz Kortner et Karl Goetz sont parfaits d'autorité, de puissance calme et concentrée.

Le Gardien de la Loi est un drame policier qui a parfois des allures de comédie et qui vaut surtout par l'interprétation du sympathique William Boyd.

L'action évolue parmi les quartiers populaires de New-York, où le héros de l'aventure, incarné par William Boyd, est policeman. La lutte de ce « vaillant gardien de la loi » contre un certain bandit dangereux est fertile en péripéties passionnantes et imprévues.

William Boyd est fort bien entouré de Jacqueline Logan, Alan Hale et Robert Armstrong.

Le Témoin, réalisé par Mason Smith, est un bon film d'aventures dont le principal héros est un chien policier, merveilleuse bête répondant au nom de « Klondyke ».

La nouvelle production anglaise est représentée dans la sélection Franco Film par un excellent film : *Cour martiale*.

Quelques exagérations n'empêcheront pas de goûter cette trépidante fantaisie qui s'agrément de très beaux extérieurs.



Alice ROBERTE, Louise BROOKS et Fritz KORTNER dans *Loulou*.

C'est l'histoire d'une jeune officier britannique, au début du siècle dernier. Poursuivi pour un crime qu'il n'a pas commis, il est sauvé par sa fiancée qui obtient du véritable criminel l'aveu écrit de sa culpabilité.

L'évocation des milieux militaires anglais à l'époque des guerres napoléoniennes apporte à ce film un intérêt de premier ordre.

Eve Gray et Walter Butler sont remarquables dans les deux rôles essentiels.



Karl GOETZ dans *Loulou*.

Nos Contes et Nouvelles

UN SOIR A PIANA

par René Jeanne

Le dîner s'achevait : le dessert commençait à paraître dans les assiettes lorsque Lucien Darbelet qui avait réussi le tour de force de faire honneur au potage, au poisson, au rôti et aux légumes du repas sans quitter des yeux la porte par laquelle il fallait absolument passer pour se mettre à table, murmura en se penchant vers son ami Georges Maurel qui lui faisait vis-à-vis :

— C'est elle ! Enfin ! Cette fois elle ne m'échappera pas !

Celle qui provoqua cette exclamation aussi incorrecte qu'admirative, était une jeune femme d'une vingtaine d'années qui, malgré la simplicité de sa toilette, avait fait lever vers elle les regards de tous ceux qui entouraient les tables tant il y avait d'éclat sur son visage et d'harmonie dans son allure.

Très mince et très souple, elle portait au-dessus d'épaules admirablement dessinées, une petite tête aux traits nets, au teint « pétri de lys et de roses » qu'animait la flamme inattendue des yeux très noirs, contrastant jusqu'à l'in vraisemblance avec la douceur d'une chevelure plus blonde que des épis mûrs.

Elle était vêtue d'une jupe de serge blanche plissée et très courte, s'arrêtant au ras des genoux dont l'articulation apparaissait vivante sous la soie des bas et d'une blouse de lingerie très simple modestement décolletée en triangle, sur la poitrine pâle.

Sans baisser les yeux, mais sans effronterie et sans paraître s'apercevoir que vingt paires d'yeux étaient braqués sur elle, en femme habituée à être regardée, elle gagna une petite table où elle s'assit sans jeter autour d'elle le moindre coup d'œil satisfait ni s'absorber dans la lecture du menu ou dans la remise au point du léger maquillage qui rosissait ses lèvres et bleuissait très doucement ses paupières.

Evidemment, elle n'éprouvait aucune gêne et chacun de ses gestes était aisé, naturel et plein de grâce. Un domestique s'approcha d'elle et elle lui donna ses ordres.

— Oh ! elle n'a pas les cheveux coupés ! laisse échapper Lucien qui n'avait pas quitté la jeune femme des yeux.

— Cela te déçoit ! ricana son ami. Ta belle arrive tout droit de quelque trou de province où personne ne sait encore que depuis dix ans les cheveux se portent courts...

— Idiot ! Quand on a des cheveux comme ça, on a le droit et même le devoir de ne pas obéir à la mode !

Comme elle était placée, par rapport aux deux amis, la jeune femme semblait coiffée de poussière de lumière.

Le soleil tombait dans la mer juste derrière sa tête et transformait sa chevelure dont la brise du soir faisait jouer les mèches désordonnées, en torche vivante où le rose, le roux et l'or se fondaient. Et tout autour d'elle, aussi loin que l'œil pouvait atteindre, c'était le miroitement diapré du golfe de Porto...

Un bon moment, Lucien resta silencieux, ému malgré lui par la splendeur de ce tableau que la nature composait avec tant d'à-propos pour mettre en valeur la beauté de la femme qui avait attiré son attention, puis s'arrachant à cette contemplation, il conclut brusquement :

— Je consens à perdre mon nom, si ce n'est pas elle, mon vieux Georges, qui prend ta place à côté de moi demain matin !

— Eh bien ! et moi ?

— Tu prendras la sienne, près du chauffeur !

Ayant dit, il vida son verre d'un trait et commanda une bouteille de champagne pour boire au succès de l'aventure — la belle aventure — dans laquelle il était maintenant bien décidé à se jeter non sans témérité, puisqu'il ne savait rien de celle que, sans qu'elle s'en doutât, il avait choisie pour partenaire.

Lucien Darbelet et Georges Maurel étaient débarqués la veille à 9 heures et demie du soir à Ajaccio, venant de Nice. Après une nuit d'un sommeil sans rêves, ils étaient partis le matin à huit heures en auto-car pour faire le circuit des Calanches.

Riche, désœuvré, Lucien ne pouvait faire un pas sans avoir près de lui un compagnon prêt à écarter de ses pas tous les cailloux qui pouvaient se trouver sur sa route, à satisfaire tous ses caprices, et à supporter les accès de mauvaise humeur dans lesquels il tombait dès que les événements ne suivaient pas exactement le cours que son imagination et son égoïsme leur avait fixé. Georges tenait ce rôle. « Je suis ton souffre-douleurs », disait-il souvent à Lucien, mais comme il n'était ni riche ni courageux et que cette situation de souffre-douleurs n'était pas dépourvue d'avantages ni d'agréments, il se résignait en fumant un des gros cigares dont son ami avait toujours ses poches abondamment garnies et qu'il distribuait généreusement dès qu'il désirait obtenir ou se faire pardonner quelque chose.

De même qu'il ne supportait pas la solitude, Lucien Darbelet n'était pas homme à accorder la moindre importance aux spectacles de la nature, si une silhouette féminine ne s'inscrivait pas en premier plan sur leur toile de fond, ce qui revient à dire qu'il ne se trouvait pas depuis cinq minutes dans l'auto-car roulant vers Sagone, qu'il avait déjà d'un regard attentif fait connaissance avec tous les visages féminins qui l'entouraient. Un seul lui était resté insaisissable : celui d'une voyageuse emmitoufflée dans un épais manteau écossais et coiffée d'un petit feutre gris qui se trouvait à côté du conducteur de la lourde voiture. Cet examen l'avait déçu et il s'était enfoncé dans le coin de la voiture en grognant :

— Cette excursion ne me dit rien qui vaille et je commence à croire que nous aurions mieux fait de rester à Nice !

Georges qui se doutait bien d'où venait ce pessimisme subit n'avait rien répondu et Lucien avait retrouvé une partie de sa bonne humeur quand en descendant de l'auto-car à Piana, pour y déjeuner, il s'était aperçu que sous son petit chapeau de feutre, la voyageuse au manteau écossais laissait voir un bas de visage capable d'embellir le plus plat des paysages.

Mais soit qu'elle n'eût pas remarqué le regard reconnaissant que le jeune homme lui avait adressé pour la surprise qu'elle venait de lui faire, soit que l'ayant remarqué il lui eût été désagréable, la voyageuse s'obstina pendant tout le déjeuner à ne montrer que son dos aux deux jeunes gens et cette obstination dura tout le reste de l'après-midi si bien que la promenade aux Calanches et à Porto terminée, en revenant à l'hôtel où les voyageurs devaient dîner et passer la nuit, Lucien, en dépit de tous ses efforts, continuait à tout ignorer de celle qui, seule, il le sentait bien, lui aurait permis de ne pas être

injuste envers les sites merveilleux au milieu desquels il vivait depuis le matin.

Enfin, comme si elle eût compris qu'elle ne pouvait pas se rendre plus longtemps responsable de cette faute de lésénature, la jeune voyageuse, l'heure du dîner venue, avait laissé dans sa chambre son manteau et son chapeau et était allée s'asseoir à sa table sous les apparences les mieux faites pour que Lucien Darbelet pût enfin prendre à l'heure qu'il vivait tout le plaisir qu'elle comportait.

Bien qu'elle ne se fût pas départie une seconde de son attitude réservée, la jeune femme ne fut pas longtemps avant de s'apercevoir qu'elle était regardée et un sourire passa dans ses yeux et sur ses lèvres, mais ce sourire ne s'adressait à personne et semblait au contraire répondre à une pensée amusée qu'elle avait.

Enfin, tous les dîneurs s'étant éloignés, elle se trouva seule avec les deux jeunes gens qui, tout en fumant, ne perdaient pas de vue le moindre de ses gestes. Elle se leva et se dirigea vers le hall, mais vivement Lucien s'élança à sa rencontre, et, lui barrant la route :

— Oh ! Mademoiselle, s'exclama-t-il avec une impétuosité charmante, pourquoi nous priver si tôt de votre présence ? Vous n'avez pas à craindre d'attraper froid... la nuit est tiède et il ferait si bon de rester sur la terrasse à attendre le clair de lune... Vous ne nous connaissez pas, nous ignorons tout de vous ! Nous n'avons donc pas à craindre que la conversation ne chôme !

Elle sourit encore une fois, mais avec une pointe d'ironie moqueuse au coin des lèvres.

— Si je vous écoutais... c'est-à-dire, si j'acceptais de vous écouter, que me diriez-vous ?

A son tour, il sourit, satisfait et un peu surpris de voir le chemin où il voulait l'entraîner.

— Ce que je vous dirais ? Ne vous en doutez-vous pas un peu ?

— Pas le moins du monde !

— Mais que je vous aime !

Avec un rire clair, elle se recula et tourna les talons. Il la rejoignit. Elle se laissa tomber dans un fauteuil d'osier et coquettement :

— Vous m'aimez ! Pourquoi voulez-vous que je vous croie. Ce sont là des mots que l'on dit facilement mais on serait bien en peine si l'on était mis soudain dans l'obligation de prouver qu'ils correspondent à une réalité !

— Vous prouver que je vous aime ? Rien n'est plus facile !

Il s'était assis près d'elle et Georges avait disparu. Elle le regardait de côté en souriant.

— Que voulez-vous que je fasse pour vous prouver que je vous aime ? Voulez-vous que je vous donne un collier de perles... ou mon nom ? Préférez-vous que je vous emmène faire le tour du monde ? Rien ne me sera plus facile... A moins que vous ne souhaitiez que je fasse de vous une « star », la rivale de Gloria Swanson et de Mary Pickford ?

Un éclair passa dans ses yeux et le sourire qui distendait ses lèvres se précisa. Elle frappa enfantinement ses mains l'une contre l'autre :

— Oui ! oui ! C'est cela ! Moi qui ai tant envie de faire du Cinéma ! Vraiment, vous pourriez ?...

Il lui prit les mains en hochant affirmativement la tête.

— Seriez-vous metteur en scène ?

Il porta à ses lèvres la main qu'il tenait entre ses doigts et y posa un baiser. Elle le laissa faire.

La nuit était tout à fait venue et sur les eaux du golfe tout à l'heure embrasées, il n'y avait plus que la longue traînée pâle que la lune faisait courir de vague en vague.

La jeune femme se leva en murmurant :

— Il est tard. Et il faudra se lever tôt demain matin.

— L'auto-car part à huit heures ! Restez encore un moment ! Je vous aime !

— Je vous croirai quand vous aurez fait de moi une « star » !

Elle lui sourit, lui abandonna encore une fois ses doigts et disparut.

Le lendemain, il n'y avait encore personne dans l'auto-car quand Lucien s'y installa en disant à Georges :

— Tu vas prendre la place à côté du chauffeur !

— Tu crois qu'elle consentira à s'asseoir près de toi ?

— J'en suis sûr ! Le moyen est irrésistible. Il n'y a pas une femme qui résiste à ça : l'espoir de la gloire cinématographique !

Peu à peu les banquettes de l'auto-car se garnissaient.

— En voiture, Monsieur ! vint dire le conducteur à Georges qui attendait debout près du marchepied. Nous partons !

— Et la voyageuse qui était hier près de vous, vous ne l'attendez pas ? intervint Lucien.

— Elle est partie à six heures ce matin, dans une auto qui est venue la chercher d'Ajaccio !

A onze heures, l'auto-car entra dans Ajaccio et déposait Lucien et Georges sur le cours Grandval. De tout le voyage, Lucien n'avait pas desserré les dents, ne comprenant pas ce qui était arrivé et se refusant à admettre que « l'on se fût moqué de lui ».

A grands pas il entraîna son ami par les vieilles rues de la ville et déboucha soudain sur une petite place pleine d'une foule bruyante que des cordes contenaient autour d'un espace vide au milieu duquel trois appareils de prise de vues cinématographiques dressés sur leur trépied étaient braqués sur un groupe de personnages en costumes du 18^e siècle qu'un homme en manche de chemises invectivait tumultueusement.

— Il ne manquait plus que cela ! grogna Lucien qui déjà s'appêtait à tourner les talons. Mais quelque chose le poussa en avant et soudain il se trouva au premier rang de la foule et posant sa main sur le poignet de Georges :

— C'est elle ! balbutia-t-il. C'est elle !

— Oui ! c'est elle ! confirma Georges.

En effet, c'était bien la jolie voyageuse de Piana qui se trouvait là, en costume de marquise Louis XVI, ses blonds cheveux flottant en longues boucles sur ses épaules. Était-il possible qu'elle se fût moquée de lui à ce point ?

Un homme passait — accessoiriste ou régisseur —. Lucien l'arrêta :

— Monsieur, voulez-vous me donner un petit renseignement ?

— Volontiers, Monsieur.

— Quel est le nom de l'artiste qui est là en robe rayée noir et blanc ? Oui, la grande blonde.

— Comment ? Vous ne la connaissez pas ? Vous êtes le seul. Vous n'allez donc jamais au cinéma ? C'est Suzy Desroses !

— Suzy Desroses ! La seule vedette que la France ait à opposer au flot des stars américaines, Suzy Desroses, la providence des journalistes à court de copie, Suzy Desroses qui s'est déjà fait voler trois colliers de perles, deux manteaux de zibeline et quatre automobiles et pour qui deux milliardaires et un maharadjah se sont ruinés, Suzy Desroses...

Le soir même, Lucien Darbelet, toujours suivi de son fidèle souffre-douleurs, reprenait le bateau pour Marseille.

RENÉ JEANNE.

Deux grands succès de la Luna Film

LE DRAME DU MONT CERVIN EN 1812

Les deux nouvelles productions que la Luna Film a présentées ont été accueillies par le public professionnel avec une faveur marquée. *Le Drame du Mont Cervin* et *En 1812* se placent en effet dès maintenant parmi les cinq ou six films vraiment exceptionnels de la saison. Et le grand public ne tardera pas à ratifier le jugement de la critique.

Le Drame du Mont Cervin qui passera le 24 mai en exclusivité au Paramount enrichit d'un nouveau chef-d'œuvre la liste des films composés à la gloire de la haute montagne.

Nous avons relaté dans notre dernier numéro les circonstances dans lesquelles Mario Bonnard réalisa son film et exposé l'idée générale qui inspira l'œuvre.

« En marge des événements historiques et en leur opposant un thème humain qui s'y superpose sans s'y mêler, a déclaré Mario Bonnard, j'ai tenté de créer un drame cinématographique dont les éléments naturels soient aussi des personnages. »

Effectivement, le principal personnage de ce « dra-

me » est le mont Cervin lui-même, pic dénudé et réputé inaccessible et que deux héros associés dans la même passion finissent par vaincre.

Nous assistons là à cette lutte épique qui fut entreprise en 1865 par le guide Jean-Antoine Carrel et l'alpiniste anglais Edward Whymper pour réussir une ascension où tant d'autres avaient échoué.

Cet épisode historique dont les données générales sont conformes aux faits aurait pu paraître insuffisant pour constituer un film dramatique. Documentaire admirable, *Le Drame du Mont Cervin* est encore un film humain où l'élément passionnel joue son rôle. On a donc imaginé un imbroglio très simple, une rivalité sentimentale entre les deux héros, rivalité basée d'ailleurs sur un malentendu et qui donne à l'action un surcroît d'intérêt. Tout s'explique naturellement à la fin et les deux héros de la formidable aventure communient à nouveau dans le culte de la montagne en vue de l'escalade heureuse.

On sait que l'Anglais Whymper, parti de Zermatt le 14 juillet 1865, réussit le premier l'ascension, alors



Un magnifique tableau bucolique du *Drame du Mont Cervin*.

que Carrel, parti de Breuil, devait rebrousser chemin. Quelques semaines plus tard, ce dernier réussit lui aussi l'escalade en réalisant le rêve de sa vie.

La mise en scène de Mario Bonnard et N. Malasomma est comme un hymne à la majesté de la montagne. Le film est animé d'une vie profonde et d'une poésie intense. La montagne est symbolisée si puissamment qu'elle domine toute l'action et tout le jeu des personnages. Et même quand on ne la voit pas, on la sent toujours présente au cœur des héros du drame.

En dehors de ce symbolisme, il y a dans *Le Drame du Mont Cervin* de nombreux tableaux de nature qui constituent de véritables œuvres d'art : vues de la montagne à toutes heures du jour, la caravane de secours avec la lueur fantasmagorique des torches, etc...

La photo signée Algeier et Winterstein est étonnante de pureté, de suavité. Certains effets de nuages en pancho sont parmi les plus beaux qu'on ait encore réussis.

Il fallait pour interpréter un tel film quelques acteurs d'exception. Nous retrouvons là l'émouvant et simple interprète de *La Montagne sacrée*, Luis Frenker avec son beau masque impassible.

Edgard Whymper est campé avec autant de naturel que de force par Peter Voss et la femme de Carrel, c'est la jolie Marcelle Albani.

En 1812 est d'une tout autre veine, mais ce film qui n'a rien d'une reconstitution historique, comme le titre pourrait le faire supposer, n'aura pas moins de succès que *Le drame du Mont Cervin*, car il est éminemment public. L'action nous porte sur les arrières-gardes de Napoléon, en retraite de Moscou vers Smolensk. Le jeune colonel Guy de Lasalle est doublement inquiet de cet ordre de retraite car il attend sa femme Diane et sa petite fille qui ont été autorisées à le rejoindre. Diane a été attaquée en traîneau par des pillards. Guy de Lasalle a envoyé le lieutenant Gaston Mévil à sa rencontre. Celui-ci retrouve la jeune femme dans une isba où les bandits l'ont enfermée. Il reconnaît la jeune fille à qui il s'était autrefois fiancé. Surpris, le lieutenant est grièvement blessé d'un coup de feu. Le blessé et Diane de Lasalle sont emmenés en captivité et

conduits près du comte Potemkine, général russe qui, séduit par la beauté de la jeune femme l'invite à souper. Gaston Mévil succombe à sa blessure. Diane réussit à s'échapper avec sa fille. Après une course épuisante dans la neige, poursuivie par les Cosaques, elle tombe, à bout de forces. Les Cosaques passent, sans la voir, et c'est le colonel de Lasalle qui la retrouvera alors qu'il la croyait perdue à jamais.

Le sujet, on le voit par ce trop court résumé, est mouvementé et plein de péripéties dramatiques. L'élément pittoresque l'emporte presque toujours sur l'élément sentimental, et même dramatique selon la meilleure formule du film d'aventures.

Les circonstances historiques du scénario lui donnent une valeur et un intérêt tout particuliers. Et on suit sans la moindre lassitude le récit imagé.

Erich Waschneck a réalisé *En 1812* avec beaucoup de conscience artistique et technique. Tous les tableaux de la retraite, ceux de la poursuite des Cosaques dans la neige, les scènes si émouvantes de l'isba et la rencontre des deux fiancés sont traités avec un réel sens du drame humain et de la composition.

Les prises de vues de Friedel Bohngund sont excellentes et attestent la plus grande maîtrise.

En 1812 est supérieurement interprété par toute une pléiade de vedettes d'où se détachent Pierre Blanchar et Olga Tchekowa.

Pierre Blanchar interprète le rôle du lieutenant Gaston Mévil. Il met dans son jeu toutes les qualités qui ont fait de lui l'un des plus subtils acteurs cinématographiques français : distinction, intelligence et charme sensible.

Dans le rôle de Diane nous retrouvons une Olga Tchekowa grandie encore et plus émouvante que jamais. Sa fuite dans la neige est une des belles pages de la cinématographie moderne.

A côté de ces deux protagonistes, on applaudira Henry Victor, excellent dans le rôle du colonel Guy de Lasalle, Boris de Fast, impressionnant dans le rôle du comte Potemkine, Schlettow et Peter Voss, parfaits dans deux rôles d'officiers, le premier russe, le second français.

Nul doute qu'*En 1812* ne soit un grand succès.



Pierre BLANCHAR dans *En 1812*.

ECHOS ET INFORMATIONS

RAYMOND BERNARD ECHAPPE A UN ACCIDENT

Sans la présence d'un arbre miraculeusement placé en contre-bas de la Corniche de l'Estérel, la cinématographie française serait aujourd'hui en deuil de Raymond Bernard.

Revenant à la nuit vers les studios de la Franco-Film à Nice, où il met en scène actuellement pour cette Société *Tarakanowa*, il voulut éviter une voiture qui venait tous feux éteints vers lui, et dut braquer vers sa droite. Le sol meuble à cet endroit, céda sous sa voiture qui, tournoyant sur elle-même se serait infailliblement écrasée sur les rochers à vingt mètres plus bas, si un pin béni n'avait arrêté sa course mortelle.

Raymond Bernard réussit à se dégager de sa voiture renversée et constata avec étonnement qu'il était indemne. Le lendemain, il était à son poste, toujours souriant et courttois.

QUAND L'OMBRE DESCEND

Une cordiale réception avait été organisée par la nouvelle firme de production Sic-Delta au studio d'Epinay où cette Société réalise actuellement un grand film : *Quand l'ombre descend*, dirigé par G. Dini, avec comme vedettes Hélène Darly, André Nox et Georges Melchior.

Aimablement reçus par le Comité de direction et notre sympathique confrère M. T. Noël, secrétaire général, les invités assistèrent à de très intéressantes prises de vues dans un beau décor de dancing moderne.

SYNCHRONISATION

La Société Melovok, toujours soucieuse de sa bonne réputation, annonce que son dispositif de synchronisation est d'invention et de réalisation purement françaises et que les brevets ont été pris dans le monde entier.

Ce dispositif qu'on peut joindre à n'importe quel appareil de projection, permet de passer tous les films sonores enregistrés sur disques et pellicule et ne nécessite pas la présence permanente d'un technicien.

Ce n'est qu'après des études approfondies que des ingénieurs et des techniciens, après des essais patients et répétés, ont pu mettre enfin définitivement au point ce dispositif de synchronisation breveté qui fonctionne d'une façon remarquable.

MM. Natanson et Krikorian qui sont des spécialistes avertis en matière de cinématographie, auront très prochainement le plaisir de donner une démonstration de leur appareil de synchronisation. D'autre part, ces deux animateurs poussent actuellement à fond la production de leurs films français sonores qu'ils espèrent sortir dès le début de la nouvelle saison.

UNE AGENCE FRANCO-FILM A NEW-YORK

M. Robert Hurel vient de faire aux Etats-Unis un séjour de quarante jours, au cours duquel il a étudié la situation actuelle de l'importation cinématographique aux Etats-Unis et au Canada.

Malgré le bouleversement actuellement produit par le développement des films sonores et parlants, M. Hurel a trouvé un accueil favorable. C'est ainsi qu'il a pu vendre, entre autres, la prochaine production Franco-Film, *Tarakanowa*, que réalise en ce moment Raymond Bernard.

Avec une hardiesse dont on peut le louer, M. Hurel a organisé, d'autre part, ses services de distribution aux Etats-Unis. Il a installé luxueusement ses bureaux dans le French Building, sous la direction de M. Edward Sullivan, directeur général.

Ainsi, la Franco-Film est la première Société française dont le pavillon flotte sur le marché américain. Espérons que cet exemple sera encouragé et suivi.

COULEUR LOCALE

Ces jours derniers, Franco-Film présentait à l'Empire une des dernières productions Rex Ingram, *L'Evadée*.

Ce film comportant plusieurs scènes tournées dans un bal musette, la Direction avait fait venir spécialement pour les accompagner, l'orchestre réputé d'un bal du quartier de la Bastille. Conduit par un des « as » de l'accordéon, ce jazz obtint un vif succès et ne fut pas l'un des moindres attraits de cette présentation qui fut accueillie très chaleureusement.

FECONDITE EST TERMINE

Le montage de cette grande production est poursuivi activement par les metteurs en scène MM. H. Etievant et N. Evreinoff.

M. Evreinoff qui est également un auteur dramatique éminent a donné dernièrement les preuves de son talent en mettant en scène, d'une façon tout à fait originale, deux opéras russes de Rimsky Korsakoff *Le Tsar Saltan* et *Snegourotchka*, au Théâtre des Champs-Élysées avec Mme Marie Kouznétzoff comme principale interprète. Tout le monde se rappelle également du succès de sa pièce *La Comédie du Bonheur* à l'Atelier.

Actuellement, M. Evreinoff est en Italie où il met en scène sa nouvelle pièce *Le Théâtre de la Guerre Eternelle*.

Grâce à cette collaboration, *Fécondité* se présente comme une œuvre possédant tous les éléments du succès, surtout si on pense que ce film est interprété par les plus grandes vedettes de l'écran : Andrée Lafayette, Gabriel Gabrio, Albert Préjean, Michèle Verly et Diana Karenne.

La présentation corporative révélera cette production merveilleuse de la Centrale Cinématographique, dont le Directeur artistique est Jacques Natanson, et de l'Ecran d'Art, administré par M. A. Ivanoff.

LES PRODUCTIONS P. J. DE VENLOO

Nous apprenons que M. P. J. de Venloo, l'actif et sympathique distributeur de *La Valse de l'Adieu*, *Le Miracle des Loups*, *Maldone*, *La Cousine Bette*, etc., va produire à son tour.

C'est ainsi qu'il met en chantier *La Nuit est à nous*, dont le sujet est signé Henry Kistemaekers. Le metteur en scène choisi est M. Frœlich. Sa réputation est une sûre garantie de réussite, d'autant que le film sera en entier synchronisé en sonore et parlant.

On vient de donner le premier tour de manivelle. Frœlich tournera en Sicile la célèbre course automobile Targa-Florio. Les artistes ne sont pas encore tous désignés, mais on peut être certain qu'il n'y aura que des vedettes, les réalisateurs ne voulant réunir qu'une interprétation tout à fait hors de pair.

UNE NOUVELLE SOCIÉTÉ DE LOCATION

Les films Oméga qui, jusqu'à présent, s'étaient consacrés exclusivement à la production, viennent de créer un nouveau département qui sera chargé de la location des films. M. Guido Pédroli, tout en demeurant le directeur de la production aux films Oméga, en sera le directeur général et M. Jean Stelli le directeur. Le service de publicité et des rapports avec la presse sera assumé par M. Georges Fronval.

Nous applaudissons à ce choix judicieux et ne doutons pas que d'ici peu cette nouvelle firme présentera d'excellentes productions tant françaises qu'étrangères.

LE NOUVEAU PROJECTEUR AUBERT

Le projecteur Aubert N.M. a été adopté par le Théâtre Pigalle de Paris, le Sanatorium de Munster, le Riviera-Cinéma de Cannes, le Majestic-Cinéma de Vesoul, le cinéma Printania de Tourcoing, etc., etc...

UN PRECIEUX DOCUMENTAIRE

Le programme de l'Electric-Palace-Aubert comporte un grand documentaire intitulé : *Dix mille lieues sur les Mers*. Ce film a été projeté il y a quelque temps au Ministère de la Marine devant une assistance composée des grands chefs de l'armée de mer. Il relate la magnifique croisière au long cours du « Lamotte-Picquet », battant pavillon de l'amiral Piro. M. Leygues avait tenu à féliciter l'éditeur du film, M. Louis Aubert. Le public de l'Electric pourra suivre avec intérêt, sur l'écran, le récit en images d'une belle manifestation de l'activité de notre marine nationale.

L'ACTIVITE DE LA TOBIS

Nous avons annoncé récemment les accords intervenus à Berlin, entre le Groupe Tobis et la Société Klang-Film, émanation des Sociétés Siemens Halske et A. E. G.

De ces accords résulte pour le nouveau groupement Tobis Klang Film un véritable monopole de fait de l'industrie du film sonore.

Nous avons reçu confirmation d'autre part de la signature du contrat passé par la Klang Film avec la U.F.A. concernant la production de films sonores par le procédé Tobis Klang Film.

Si l'on tient compte du programme de production de la Tobis française, ainsi que des arrangements pris par elle avec plusieurs producteurs français pour la sonorisation de leurs films le marché français peut compter, pour la saison prochaine, sur une importante production de films sonores procédé Tobis Klang Film.

CHOMETTE TOURNE UN FILM SONORE

Lié par contrat depuis juin dernier avec une Société de films en couleur, Henri Chomette vient d'obtenir un jugement lui rendant sa liberté.

Le sympathique réalisateur de *Jeux des Reflets* et de la *Vitesse* et du *Chauffeur de Mademoiselle* a été engagé par la Société des Films sonores Tobis, dont le directeur de la production est M. Clifford.

Chomette est chargé de la mise en scène du premier film sonore français de cette société. Ce film dont le titre est : *Couillises*, sera tourné au Studio Menchen, spécialement équipé.

A LA M. B. FILM

La Société M. B. Film a l'avantage d'informer MM. les Directeurs que, pour ses nouvelles productions, elle vient d'organiser un service de location pour Paris et la Région de Paris.

En conséquence, à partir du 1^{er} mai 1929, MM. les directeurs désireux de s'assurer la première de ces productions : *Mon cœur est un jazz-band*, sont priés de s'adresser directement à M. B. Film, 64, rue Pierre-Charbon, Paris (8^e) (Tél. : Elysées, 93-15).

« SOFAR-LOCATION »

L'organisation de la « Sofar-Location » se poursuit. Le bureau provisoire est installé 22, place de la Madeleine, en attendant l'aménagement de nouveaux locaux destinés à accueillir la Société des Films Artistiques « Sofar » et la « Sofar-Location ».

Les postes suivants ont déjà des titulaires : Administrateur-Délégué : M. Romain-Pinès. Directeur commercial : M. A. Dodrumez. Chef de publicité : E.-L. Fouquet. Chef de propagande : C.-A. Morskoï. Agence de Paris : M. Ambiehl. Agence de Marseille : M. Guy Maïa ; Bordeaux et Strasbourg : M. Fernand Weill.

Cette importante société de distribution dont nous connaissons la brillante série de productions parmi lesquelles : *Quartier Latin*, *Au service du Tsar*, *S.O.S.*, *Mascarade d'amour*, *Anny... de Montparnasse*, etc..., tout en se préparant à l'exploitation rationnelle de ces films, montrera avant la saison prochaine à la corporation plusieurs nouveaux films de la Société des Films Artistiques « Sofar ».

Les présentations en province des films de la première série ont déjà commencé.

VOICI DIMANCHE

Contrairement à ce qui avait été annoncé précédemment, *Voici dimanche* ne sera pas un film de court métrage.

Pierre Weill procède actuellement au découpage qui sera probablement terminé d'ici quelques jours. Les prises de vues commenceront aussitôt.

Comme ce film le fait prévoir, *Voici Dimanche* comportera beaucoup d'extérieurs qui seront tournés dans la région parisienne avec Colette Darfeuil et un jeune premier français.

NOUVELLE AGENCE A LYON

Les Etablissements Fernand Weill viennent d'ouvrir à Lyon, 54, rue Centrale (Téléphone Franklin 36-88) une Agence directe destinée à desservir les clients de la Région Sud-Est, et dont la Direction a été confiée à M. André Chuchetet.

L'ORCHESTRE INVISIBLE

Après Rouen, après Tours, l'« Amphiphonaubert » a fait la conquête de Nancy. Une séance de démonstration a été donnée salle Deglin, qui a obtenu un vif succès. Le public invité par Aubert à venir entendre son merveilleux appareil surnommé : l'« orchestre invisible » (on jurerait en effet qu'il recèle en ses flancs un orchestre au grand complet) s'est rendu clairement compte de ses qualités remarquables. L'« Amphiphonaubert » est susceptible de rendre les plus utiles services dans les salles de 1.200 à 3.000 places, où la puissance avec laquelle il diffuse les sons émis par un phonographe de modèle courant s'allie à une pureté extraordinaire.

AU SERVICE DU TSAR A LA SALLE PLEYEL

On sait que l'admirable film que la « Sofar » nous a présenté récemment aux Champs-Élysées : *Au service du Tsar*, magistralement interprété par Ivan Mosjoukine, dont cela sera la véritable rentrée sur les écrans européens et Carmen Boni, l'inoubliable créatrice de *Quartier Latin* et réalisé par le jeune metteur en scène Wladimir Strijevsky qui s'est affirmé là de grand talent, a obtenu le plus grand succès auprès de la corporation.

Nous apprenons maintenant que ce film fera l'objet d'une série de soirées de gala organisées par Pathé-Cinéma, à la salle Pleyel.

UNE NOUVELLE SALLE A PARIS-PLAGE

C'est sous la direction artistique de M. Jean Mauclair, directeur du Studio 28, que s'ouvrira au début de juillet, le « Piazza », la nouvelle salle que fait construire actuellement M. Michoud, au Touquet-Paris-Plage. Bien que n'étant pas destiné à devenir « salle spécialisée » le Studio 28 y passera quelques-uns de ses plus remarquables programmes et les meilleurs films de ces derniers mois y seront projetés durant la saison.

A LA NICAFA-FILMS

La « Nicaea-Films Production » présentera prochainement *Les Mufles* d'après le beau roman d'Eugène Barbier, qu'achève de tourner en ce moment, au Studio Gaumont, à Nice, l'excellent metteur en scène Robert Péguy. La charmante Suzanne Bianchetti en est la principale interprète avec Mmes Janine Liezer, Yvette Dubost, Alice Desvergers, Teroff ; MM. Pierre Stephen, E. Bardoux, Henry Noury, Line Manzoni, Edy Debray, Dutertre, Matrat. Opérateurs : MM. Brun et Stueker ; décorateur assistant : M. Bonnefoi.

CHANGEMENT D'ADRESSE

M. Marcel L'Herbier nous prie de noter que son bureau vient d'être transféré au 14, rue Marignan (Téléphone : Elysées 91-76).

LES NOUVELLES DU CINEMA

Les Cinématographes Méric, l'une des plus anciennes maisons de distribution française, viennent de lancer les premiers numéros d'une publication mensuelle *Les Nouvelles du Cinéma*, dont l'intérêt corporatif est à signaler.

Les Nouvelles du Cinéma se proposent de prendre en main la cause des loueurs et distributeurs ainsi que celle des exploitants.

LES FILMS PRESENTES

La Femme du Voisin.

Comédie, mise en scène de J. de Baroncelli.

Ce n'est pas un film de résistance ; mais l'auteur de tant de beaux films a voulu s'orienter vers une production plus tempérée comme on goûte la douceur d'une halte, ou comme on rêve quand on est las de l'action et du mouvement. Résultat : voilà une comédie fine, charmante et d'une verve bien française. Certes, l'intrigue est exempte de complication et vous avez prévu son dénouement avant que le personnage principal soit revenu de sa surprise.

Qu'importe, il y a des passages discrètement ensoleillés... la mer est ici, toujours souriante, et sert de toile de fond aux acteurs qui ne semblent avoir qu'un but : s'aimer.

Nous avons déjà eu une version de ce film colorée. Préférons le noir et blanc aux plans plus nets, aux reliefs plus accentués. Dolly Davis est un perpétuel sourire qui chatoie sur un horizon marin qui lui sied à ravir : André Roanne a la naïveté qui convient à son rôle. Suzy Pierson, encore qu'un peu corpulente, mérite de retenir ce volage. Fernand Fabre a un jeu très adroit.

Edition Cinéromans.

Finis Terrae.

Documentaire dramatique de Jean Epstein.

On peut être assuré avec Jean Epstein d'une œuvre forte, originale, très personnelle.

Renouvelant sa manière, l'auteur du *Double Amour* nous emporte cette fois au bout de la terre de France, en Bretagne, parmi ces îles tourmentées par les mouettes des houles au pays d'Ouessant, dont les phares, dressés sur l'infini, sont comme une prière tendue au-dessus de ce paysage infiniment gris.

Aucun artiste sinon les indigènes. Et les Ouessantines que le roman des *Filles de la Pluie* nous avait décrites, apparaissent en leur simplicité nue et les forts marins nous sont livrés dans leur puissance fruste.

Poésie de la mer. Il y a des ralentis d'éclatements d'écume magnifiquement photographiés. A n'en pas douter, Jean Epstein est le plus doué de nos metteurs en scène du point de vue de l'image. Quel dommage qu'il ne rencontre un scénariste susceptible de donner à sa sensibilité l'épanouissement qu'elle mérite. J'ai dans les yeux le souvenir d'un ciel gris avec ces maisons si particulières de ce pays d'ajoncs, la ligne de la mer, une route qui tourne lentement... c'est toute la Bretagne en un seul tableau et c'est beau comme une page de Loti.

Prod. Société Générale de films.

Le Drame du Mont Cervin.

Film allemand.

La *Montagne sacrée* nous avait livré la montagne dans sa vaste et subtile beauté. Nos yeux ont conservé le souvenir d'images qui portaient en elles des fragments de nature sublime.

Afin de nous faire pénétrer dans le secret de sa psychologie altière, le réalisateur du *Mont Cervin* s'attache à nous dépeindre les réactions de ceux qui vivent à son flanc.

Il y a de très beaux tableaux dans la montée périlleuse tout entière exécutée à la corde et dans le départ nocturne aux flambeaux. Quel dommage que nous n'assistions pas à l'apothéose finale sur la cime même du mont Cervin de ceux qui ont lutté et succombé par trois fois dans leur marche aux cimes.

Marcelle Albani est toute grâce auprès des robustes montagnards qui l'entourent, et Luis Trenker, l'interprète de *La Montagne Sacrée*, a un beau masque de tragédien.

Editions Luna Film.

Le Mensonge de Nina Petrowna.

Drame allemand, réalisation de Hans Schwarz

Voici, depuis *Metropolis*, une production où Brigitte Helm a su mettre en valeur les ressources de son talent, qu'elle a immense, sans tomber dans l'exagération. Le scénario, joli et romanesque, brode pour Brigitte Helm une vie mouvementée et nostalgique. Elle est si belle, tantôt angélique, tantôt femme fatale, que le film ne vit que par elle, pour elle. Son mari est Warwick Ward, dont c'est là, à mon avis, la meilleure composition. L'aspirant est joué par Franz Lederer, jeune et gentil garçon. Le mensonge de Nina Petrowna ? c'est toute l'intrigue du film...

Voilà une œuvre remarquable, où le scénario, la technique, la photo, s'allient pour mettre en valeur l'art et la personnalité de très grands artistes.

Production Eric Pommer de la UFA.

Edition A.C.E.

Haut les mains ! je veux ton cœur !

Comédie dramatique.

Je ne vous résumerai pas le scénario, où abondent imbroglis, couples, méprises, jolies filles, intrigues policières, aventures sentimentales. Mais tout cela est conté sur un rythme très vif, et les artistes se composent de types si particuliers que l'on suit avec plaisir les péripéties de Dina Gralla, Lya Christy, Igo Sym, A. Paulig et Anton Tiller.

Distribution E. Servaès film.

La Vengeance m'appartient.

En Corse. Un couple que désorganiserait l'adultère. Un mari qui veut se venger. Une mort. Un accusé qui n'est pas coupable. La vendetta ayant passé, l'homme se reconstruit un foyer avec une jeune fille qui les aimait, lui et sa fille.

Une fort bonne interprétation conduira ce film au succès. Ruth Weyher, épouse adultère, n'est que sensualité dans ce chaud paysage corse. Suzy Vernon est la jeune fille. Olaf Fjord, au jeu très humain, très simple ; Henry Edwards exalté, fougueux, composent avec soin leurs personnages de mari et d'amant.

Editions P.-J. de Venloo.

En 1812...

Drame allemand.

La première vision s'ouvre sur la grande armée qui va commencer à se débâter, après avoir connu les victorieuses chevauchées à travers la Russie. On pouvait donc s'attendre à un documentaire historique. Mais si ce drame est là latent, les personnages nous sont présentés au milieu d'un conflit brutal et l'on s'intéresse davantage à leurs réactions, du fait même que l'histoire sert de toile de fond.

Le metteur en scène ne nous a pas déçus. Il a su, sans s'éloigner de la vérité historique — telle qu'elle nous apparaît ! — faire vivre des êtres qui n'étaient habitués qu'à éprouver violemment, leur existence sans cesse hachée par les impérieuses nécessités de la guerre.

Bien que Blanchar ne soit pas dans son élément dans un rôle héroïque, qui ne convient pas à son jeu plutôt mélancolique, il sait mourir avec une poésie et un relief de grand artiste.

Schlettow est un magnifique officier russe. Baris de Fast représente bien le Slave énigmatique, réticent et cruel. Henri Victor manque de puissance dans le rôle du colonel de Lussade. Quant à Olga Tchekowa, c'est là un de ses plus beaux succès : elle sait craindre, elle sait se refuser, elle sait aimer. A noter une très gentille soubrette.

Edition Luna film.

La Revanche du Maudit.

Drame, mise en scène de René Leprince.

Du mystère, des êtres fourbes, d'autres qui ne sont que tendresse : tout un amalgame de passion sous un ciel de flamme... Une mer charmeuse, un vaisseau fantôme... Comment refusions-nous de nous abandonner à cette aventure de haine et d'amour, selon les termes consacrés ?

On n'échappe pas à l'emprise qu'exercent les histoires terribles qu'autrefois, alors que le cinéma n'existait pas, on racontait à la veillée.

Les images sont émouvantes.

René Leprince a une technique jamais prise au dépourvu et grâce à laquelle on accepte l'arbitraire de certaines scènes.

C'est là un film qui ne manquera pas d'intéresser et d'angoisser... Et si l'on a été ému, pourquoi raffiner avec sa sensibilité ?

Raymond Destac exagère quelque peu son rôle qui est déjà suffisamment dramatique par lui-même. René Ferte est sobre. Alexandre d'Arcy a de l'entrain et Jackie Monnier est le sourire de ce film qui comporte tant de scènes violentes.

Production Cinéromans.

Tempête sur l'Asie.

Drame de Pudowkine, film russe.

Rares sont les impressions inédites que nous ressentons au cinéma. Plus infatigable qu'un Dorgèlès ou qu'un Paul Morand, la caméra a jeté sur toute la terre son coup d'œil circulaire. L'Afrique et sa sylvie géante ; les îles océaniques où achèvent de mourir les petites filles qui croient aux fantômes et se parent d'hibiscus ; même le pôle Nord, avec ses solitudes sans tumulte, nous sont familiers.

Le « déjà vu » habite nos prunelles quand l'ombre mobile de la projection nous invite aux voyages.

Or, voici que *Tempête sur l'Asie* nous emporte en une civilisation inconnue, en marge de la nôtre et en des horizons renouvelés.

De même que pour *Nanouk*, nous avons la révélation d'un coin de terre que nous violons avec la fougue d'un désir neuf. Les espaces de la Mongolie tout à coup ont chanté devant nos regards. Je ne sais rien de plus émouvant que cette halte au milieu d'un paysage qui la dissout dans son infini.

Nos villes surpeuplées avec leurs maisons serrées et ordonnées comme un régiment en bataille nous avaient volé la nature et nous rendaient plus aptes à la goûter, trop proches d'elle...

Or le miracle, forte symphonie des cavaliers qui bondissent sur la terre élastique, se produit... Et nous ne sommes pas bien sûrs de ne pas reconnaître soudain en ces doux barbares qui vivent quelque part en 1929, ceux-là mêmes qui, il y a bientôt deux millénaires, se ruaient aux assauts de la civilisation romaine...

Ce n'est pas un film historique... c'est mieux que cela : une épopée qui recule le présent, l'abolit et nous montre qu'en dépit des êtres évincés que nous prétendons être, la brutale barbarie, comme une maladie endémique à l'est de nos continents, nous guette.

Tempête sur l'Asie est peut-être la composition cinématographique la plus extraordinaire de l'année. C'est un tout complet, très riche et qui fait oublier le procédé, la technique, le jeu des acteurs. En plus du drame très bien conduit qui est son armature, il a une valeur documentaire unique : citons les mœurs des Mongols, saisies sur le vif, la hutte où demeurent les familles des chasseurs ; le marché des fourrures ; le temple des lamas et les paysages tourmentés qui nous sont offerts.

Pudowkine n'a jamais encore atteint une telle maîtrise ; quant à Inkischinoff, qui est un Mongol pur, il vit et ses fureurs sont si peu feintes qu'on se demande pourquoi tout entier possédé par le démon de sa race, il n'a pas brisé l'appareil de prises de vues, signe pour lui de civilisation, d'injustice et de mort.

Editions Pax-Film.

Asphalte.

Drame allemand, réalisation de Joé May

Le *leitmotiv* de ce film qui ne manque pas de poésie, est le trottoir, flux et reflux de ses foules, de ses cris, de ses mécaniques, de tout un tumulte syncopé... Documentaire d'abord l'on dirait, et puis soudain le drame, dans l'ambiance créée, naît...

Elle est jeune, elle est jolie. Derrière la vitrine, qui l'enferme comme un verre d'aquarium et la protège de la rue, elle séduit à demi le bijoutier, qui lui montre des perles, et, sans qu'il s'en aperçoive, dérobe l'une d'elles. Emoi aussitôt après son départ.

Cependant, on rejoint la voleuse. Et c'est à un jeune agent de police, fils lui-même d'un policier, qu'échoit la tâche de conduire au poste la jeune femme.

Celle-ci réussit, sous prétexte d'aller quérir ses papiers, à entraîner l'agent chez elle. Devant la volupté qui s'offre, il cède. Et c'est désormais l'engrenage qui conduit à la déchéance.

Joe May a traité ce sujet avec une personnalité très sûre. Sur ce thème, qu'en un autre plan donna *Quand la chair succombe*, il a composé de magnifiques images qui se succèdent dans un rythme tour à tour précipité ou ralenti. *Asphalte* est une très belle œuvre. Réaliste, elle n'exclut pas le rêve. La révélation de ce film est Betty Amann, d'une grâce certaine, d'une séduction sans outrance, dangereuse sirène. Gustave Frölich, à son habitude, allie beaucoup de spontanéité à un métier parfait.

Production Eric Pommer de la UFA.

Edition A.C.E.

La divine croisière.

Film français.

Le joli titre que c'est là ! Certes, les images de ce film n'ont pas menti : le petit port breton est une lumineuse invitation au voyage et les voiliers aux mâtures claires ont tant de joie dans leurs joues gonflées de vent qu'on s'abandonne à leur rêve !

Pourquoi faut-il que le scénario soit d'une telle puérilité qu'il freine votre admiration et calme votre enthousiasme ?

Julien Duvivier, metteur en scène prestigieux, n'est pas un bon découpeur de scénario ; voilà le grief assez grave que nous formulerons. L'interprétation sauve du mieux qu'elle peut l'intrigue : Suzanne Christy a moins d'inspiration que de charme ; Jean Murat ne nous fait pas trembler sur son sort : on sait qu'il reviendra. Henry Krauss a des colères devant lesquelles on s'incline sans les comprendre.

Production Film d'Art.

Chacun porte sa croix.

Film français

C'est là un film d'essence religieuse et qui, loin d'encourir le blâme de tout subordonner aux fins moralisatrices, ne cesse pas d'intéresser. Le scénario se développe logiquement, sans concession à la foi, rigoureux, émouvant.

Il y a vraiment de l'angoisse qui jaillit de l'écran au moment où nous apprenons que le navire a sombré et à l'heure où l'enfant est suspendu dans le vide en un périlleux équilibre ; la terre avignonnaise a beaucoup de lumière et Jean Choux a dû saisir en quelques-uns de ses aspects, son âme multiple. Un bon film et qui suscite les pensées pieuses. Georges Oltramare est le mari athée qui se laisse peu à peu gagner par la foi ; il a de la force et un certain lyrisme, encore que parfois son visage manque d'expression. Mme Thérèse Rénier est une mère dévouée ; quant à Lilian Constantini, avouons qu'elle nous a quelque peu déçus ; en effet, je ne l'ai pas trouvée en possession de ses moyens. Le petit Fabien Frachat est délicat et joue en futur grand artiste.

Production Isis Film.

Pierre HEUZE.

NOUVELLES DE L'ETRANGER

ALLEMAGNE

LA PRODUCTION DES FILMS SONORES

A Berlin, une nouvelle société a été fondée ayant pour but la production et la distribution de films sonores sous la raison sociale « La Mélodie ». Les administrateurs délégués sont le banquier Otto Ernest Lubitz et Hermann Millakowsky, le directeur général de la Greenbaum-Film, fonctions que ce dernier remplira simultanément comme par le passé. La nouvelle organisation est due à la participation de plusieurs sociétés étrangères qui font autorité en Europe et leurs représentants feront partie du conseil d'administration de la firme nouvellement fondée.

D'autre part, on annonce que les pourparlers engagés depuis plusieurs mois entre l'Ufa et la Société du Film sonore (Klangfilm G. m. b. H.) ont abouti à la signature d'un contrat.

L'Ufa va construire sur ses terrains de Neubabelsberg quatre grands studios de film sonore. Les appareils de réception seront fournis par la Société Klangfilm.

En outre, la Société Klangfilm va pourvoir incessamment les salles de l'Ufa des appareils d'émission de film sonore.

Le contrat conclu entre l'Ufa et la Société Klangfilm prévoit une étroite collaboration en ce qui concerne la partie sonore des films ainsi qu'une participation importante de l'A. E. G. et de Siemens.

L'Ufa entreprendra la production de films sonores incessamment. Le studio actuel du Klangfilm est à sa disposition. Dans trois semaines environ un des studios de Neubabelsberg sera installé. La construction des quatre studios de film sonore commencera ces jours-ci. Ces studios compteront parmi les installations les plus grandes du genre en Europe. Dès le début de juillet, ils seront en état de fonctionner. L'Ufa publiera prochainement son programme de films sonores préparé depuis plusieurs mois.

LE MINISTRE DE L'INTERIEUR DE LA PRUSSE CHEZ FRITZ LANG

Le Ministre de l'Intérieur du Gouvernement prussien, M. Grzesinski, a visité les emplacements de Neubabelsberg réservés aux productions de la UFA et a assisté aux prises de vues du paysage de la Lune du nouveau grand film de Fritz Lang : *La Femme dans la Lune*. Il a été fortement impressionné par les dimensions de la vallée de la lune, ainsi que de toute l'organisation d'ensemble de l'atelier.

UN FILM SUR LE CANAL DE PANAMA

La section documentaire de l'UFA, vient de terminer un nouveau film instructif en deux parties, représentant le canal de Panama dans son activité ainsi que dans ses pittoresques beautés. Le film a été pris sous la direction du comte Luckner, bien connu par ses exploits maritimes.

Il donne un aperçu très intéressant de cette voie navigable d'une importance capitale. Il renferme également de très jolis paysages tropicaux ainsi que des photos des pittoresques chaînes de montagnes qui traversent l'isthme de l'Amérique centrale. Il contient enfin des vues des deux ports : Panama sur le Pacifique et Colon sur l'Atlantique.

UN GRAND FILM AFRICAIN

Pori, le grand film africain qui a été pris dans l'ancienne Afrique orientale allemande par l'expédition Gontard (mise en scène du baron von Dungern) a obtenu au Pavillon de l'UFA Nollendorfplatz un succès vraiment sensationnel aussi bien de la part du public que de celle de la presse. Le film a été déjà projeté journellement pendant quatre semaines devant des salles pleines.

LES INDIENS DE L'EUROPE

Une mission vient de partir de Berlin pour créer un film sur les Lapons, cette race intéressante et apparentée aux Indiens d'Amérique. Cette expédition est dirigée par le journaliste norvégien Almar Bjornefjell, un des hommes qui connaissent le mieux les Lapons, leur pays, leurs mœurs et leurs usages et qui, au demeurant, est un neveu du poète bien connu Knut Hamsun. Comme opérateurs l'accompagnent Jensen ainsi que Paul Lieberenz connu par plusieurs expéditions dans les tropiques et par sa récente mission cinématographique dans la Chine du Nord et le Thibet en compagnie de Sven Hedin. La mission, dont les membres devront vivre complètement à la manière laponne durant tout leur voyage, est déjà arrivée en Laponie pourvue de tout son équipement. Elle a déjà pris une série de vues très réussies. Ce film sera intitulé : *Les Indiens de l'Europe*.

HADSCHI MURAD

Les premières vues du nouveau grand film *Hadschi Murad* (réalisation Bloch-Rabinowitsch) viennent d'être prises à Neubabelsberg avec Alexander Wolkoff comme metteur en scène. Les extérieurs de cette importante œuvre cinématographique qui a pour thème les combats livrés par les Caucasiens pour conquérir leur liberté, seront tournés au début de l'été. Pour les scènes auxquelles participent de véritables troupes de cavalerie, les meilleurs cavaliers sont recrutés actuellement dans les différents pays balkaniques. Le cheval destiné à l'artiste jouant le rôle principal est un magnifique étalon qui a été acheté à Alger à un prix d'amateur. Il sera transporté prochainement en Allemagne.

LE MODELE DE MONTPARNASSE EST TERMINE

Le metteur en scène Wilhelm Thiele vient de terminer le découpage de son nouveau film : *Le Modèle de Montparnasse*. Le film sera prêt à être projeté d'ici quelque temps.

LE CHEMIN DE FER AU STUDIO

Dans le grand hall de Neubabelsberg ont commencé les prises de vues des scènes de *Manolescu*, le nouveau film de l'UFA, qui se passent dans le train de luxe allant de Paris à la Riviera. A cet effet, on a construit une grande gare de laquelle peuvent partir pas moins de quatre trains. Le train de luxe ainsi que les autres trains ont été reconstitués avec un souci minutieux de vérité qui s'est étendu non seulement à l'extérieur mais encore au moindre détail de l'installation intérieure tel que le verrou ou la poignée d'une porte. Les rôles principaux de cette réalisation de Bloch-Rabinowitsch sont tenus par Brigitte Helm, Dita Parlo, Ivan Mosjoukine et Heinrich George.

ETATS-UNIS

CHAPLIN REFUSE D'ENTRER DANS UN TRUST

D'après un câble de Hollywood, Joseph M. Schenck vient d'annoncer la consolidation de toutes les sociétés de production, de distribution et d'exploitation de films groupés autour de l'United Artist Corporation, en une seule grande société commerciale avec un capital de soixante millions de dollars. Cela veut dire vraisemblablement, que l'Art Cinéma Corporation, l'United Artists Theatres Corporation, les Schenck Feature Productions Inc., les Gloria Swanson Productions, les Samuel Goldwyn Productions, les Pickford-Fairbanks Studios, D. W. Griffith, Inc. seront embrassés dans une seule société contrôlée par un conseil de banquiers, de vedettes-directeurs et de financiers, avec Joseph M. Schenck comme président. On ajoute dans le communiqué que la moitié des nouvelles actions seront offertes à la maison Warner Bros pour la somme de vingt-huit millions de dollars.

Cette réorganisation sera faite dans l'intérêt des associés et dans le but de donner à leurs opérations une grande extension mondiale.

Cette nouvelle a été confirmée par M. Harry Warner dans ses déclarations faites à Berlin.

Cette nouvelle société aurait dû englober aussi les Productions Charlie Chaplin, mais ce dernier vient de déclarer qu'il ne participera pas à ce puissant consortium qui développera des films parlants et sonores dont il n'est aucunement partisan.

LA REALISATION D'EVANGELINE

Edwin Carewe a maintenant complété la distribution de son film. Le rôle d'Evangéline, selon lui, sera, pour Dolorès Del Rio, une occasion particulièrement favorable de surpasser encore ses créations de *Ramona* et de *Résurrection*.

Roland Drew, qui avait déjà tourné avec elle dans *Ramona*, aura cette fois le rôle de Gabriel. Alec B. Francis incarnera le Père Félicien ; John Holland, un nouveau jeune premier, sera Baptiste, et Basil revivra sous les traits de James Marcus.

Il n'y aura dans *Evangéline* aucun « extérieur » reconstitué au studio, contrairement à un usage fort répandu parmi les producteurs de tous pays.

Edwin Carewe, le réalisateur, ayant complété la prise de vues de la dramatique déportation des Acadiens, a envoyé Finis Fox, auteur de l'adaptation du poème, ainsi qu'un assistant technique et un administrateur en Louisiane, la patrie d'Evangéline, pour y faire édifier les décors des scènes de la seconde partie du film.

Carewe estime qu'il est impossible de reproduire en studio l'atmosphère si particulière et si enchantée de cette partie du midi des Etats-Unis. Dans l'intervalle, et en attendant que le feuillage printanier reparaisse parmi les splendeurs de Bayou-Tèche, du Lac St-Charles, Edwin Carewe consacre son activité au studio et à Long Beach (Californie), à réaliser des gros plans d'expression de Dolorès Del Rio, Alec B. Francis et Roland Drew.

LA PRODUCTION DES FILMS PARLANTS

Le Signe sur la porte sera l'une des productions entièrement parlantes d'United Artists. La réalisation sera dirigée par George Fitzmaurice, d'après la pièce de Channing Pollock dont une adaptation a été jouée à Paris il y a deux ans.

L'arrangement cinématographique du scénario est l'œuvre de C. Gardener-Sullivan, à qui l'on doit *Tempête* et *Soirs d'orage* (*Woman Disputed*), et de George Scarborough.

La distribution comprendra des vedettes théâtrales de Broadway et la prise de vues ainsi que l'enregistrement sonore est commencé aux Studios United Artists d'Hollywood.

Primitivement, Norma Talmadge avait songé à faire dans cette production ses débuts parlants ; mais cette éventualité n'a pas été retenue en définitive. Actuellement, la grande artiste hésite encore entre trois scénarios, mais son choix sera connu avant peu. Ce qui est sûr, c'est que son nouveau film sera un

film entièrement parlant, et que Gilbert Rolan y sera de nouveau son partenaire.

Les Artistes Associés qui éditeront *Le Signe sur la Porte* et le nouveau film de Norma Talmadge, ont actuellement sept films entièrement parlants terminés : Mary Pickford dans *Coquette* ; *Alibi*, de Roland West ; Ronald Colman dans *Bulldog Drummond* ; *Lummock*, de Herbert Brenan ; et Harry Richman dans *La Chanson de Broadway*.

REPRISE DE CALIGARI A NEW-YORK

A New-York, le célèbre film allemand *Caligari*, vieux déjà d'une dizaine d'années, vient d'être redonné 55 th. street theatre. Il y a trouvé l'accueil le plus favorable de la part du public aussi bien que de celle de la presse.

UN FILM SUR LES FEMMES

PENDANT LA GUERRE

Pour les Artistes Associés, Henry King, le talentueux réalisateur de *Stella Dallas*, vient d'achever *She goes to War* (Elle va à la guerre).

Henry King a introduit dans son film, qui est consacré au rôle des femmes pendant la guerre, des effets sonores et de plus, on entendra Alma Rubens, qui interprète l'un des principaux rôles féminins, chanter en s'accompagnant de son « ukelele » : *There is a happy land*, une mélodie composée spécialement pour ce film.

La vedette du film est Eleanor Boardman, dont on se rappelle les excellentes créations dans *Bardelys le Magnifique* et *La Foule*, sous la direction de son mari King Vidor.

Son partenaire sera John Holland, un nouveau jeune premier « découvert » par Henry King.

Les trois rôles féminins sont ceux de Joan Morant, une jeune fille de la haute société new-yorkaise, que personnifie Eleanor Boardman ; une artiste de music-hall de Broadway, incarnée par Alma Rubens ; de Katie, une grande et robuste fille, rôle pour lequel Henry King, après bien des recherches, a découvert et engagé Miss Glen Walters.

Font également partie de la distribution : Al St. John, plus connu du public français sous le surnom de « Picratt », et Edmund Burns, un jeune premier américain qui a tourné dernièrement à Berlin et en Australie.

L'opérateur de *She goes to War* est Tony Gaudio, à qui l'on doit la prise de vues du *Gauche* et de *Frères d'Armes*.

ANGLETERRE

PLUS DE 200 FILMS NATIONAUX

Actuellement, soixante-neuf films britanniques attendent leur sortie en public. Lorsque la question du film sonore sera résolue, certains d'entre eux seront exploités sans aucune modification, tandis que les autres seront synchronisés. A ces soixante-neuf films, il faut en ajouter quarante autres qui viennent d'être réalisés, seize qui sont en voie d'achèvement dans les studios anglais et quatre-vingt-dix qui sont en préparation, soit un total de plus de deux cents films.

AUTOUR DU FILM SONORE

La Western Electric qui possède les brevets Movietone et Vitaphone pour le monde entier, prétend imposer ses appareils aux exploitants anglais. Ceux-ci sont, d'autre part, sollicités par des appareils bien meilleur marché, comme le Tobis, le Gaumont-Petersen, et entendent résister aux manœuvres de la société américaine. Dans ce cas, les films américains synchronisés deviendraient d'un placement difficile sinon impossible en Angleterre.

LA PRINCESSE FUGITIVE

On vient de présenter avec un gros succès *La Princesse Fugitive*. L'artiste allemande Mady Christians est la vedette du film, et la mise en scène a été dirigée par Antony Asquith.

ON TOURNE KITTY

Victor Saville tourne *Kitty*, avec Estelle Brody, Dorothy Cummings et John Stuart.

Cette production s'annonce comme particulièrement importante.

LE PRINCE DE GALLES A LA RAPSODIE HONGROISE

La revue technique de Londres « Bioscope » annonce que le Prince de Galles a fait récemment organiser à son intention une représentation privée de *La Rapsodie hongroise*.

BELGIQUE

A LA HOBE-FILM

La Hobefilm vient de présenter à Bruxelles trois grands films distribués en France par la Luna Film : *Flammes*, *Le Drame du Mont Cervin* et *En 1812*. Ces trois productions ont obtenu un très gros succès auprès des directeurs et ont été retenues immédiatement par la Scala qui les sortira dès la rentrée accompagnées d'une importante publicité.

LA PRESSE CINEMATOGRAPHIQUE

L'Association de la Presse cinématographique belge a tenu, il y a quelques jours, son assemblée générale annuelle à la Maison de la Presse.

Elle a constitué comme suit son comité pour les années 1929 et 1930 :

Président : M. Carl Vincent (*L'Indépendance Belge*) ; vice-présidents : MM. Emmanuel Vossart (*Le Soir*), et Julien Flament (*L'Aurore*) ; secrétaire général : M. Hector Dewinne (*Le Peuple*) ; secrétaire syndic : M. Léon Duwaerts (*Belga*) ; syndic : M. Henri De Broede (*L'Etoile Belge*) ; trésorier : M. Octave Steghers (*De Standard*).

ITALIE

UN ACCORD

PITTALUGA-WESTERN ELECTRIC

La Pittaluga vient de signer un accord avec la Western Electric pour l'installation du « Vitaphone » dans les salles italiennes.

Trois salles, une à Rome, une à Turin et une à Milan seront équipées du procédé Vitaphone.

Le film sonore : *Le Chanteur de Jazz* passera très prochainement à Rome, puis à Milan.

L'un des trois studios de la Cines à Rome sera transformé en studio sonore.

EGYPTE

FRANCO-FILM INSTALLE SON AGENCE

Dans le but de développer l'exploitation des films français en Egypte, on avait préconisé un accord avec les maisons distributrices déjà existantes ici, soit l'installation de succursales des maisons productrices françaises. Or, la Franco-Film vient de déléguer au Caire M. Dumarteau (ex-directeur général de la Paramount), dans le but de placer sa production.

M. Dumarteau a ouvert un bureau provisoire au Caire.

A L'OMBRE DU HAREM ENFIN AUTORISE

Le beau film français *A l'Ombre du Harem*, interprété par Léon Mathot et Louise Lagrange, vient de recevoir enfin, après bien des difficultés, le permis de la Censure et il sera bientôt projeté en Egypte.

UN ORCHESTRE INVISIBLE !...



AUBERT



présente son merveilleux

AMPLIPHONAUBERT

LE ROI DES AMPLIPHONES

Cet appareil permet la reproduction électro-magnétique de la musique enregistrée, avec une ampleur qui donne l'impression d'un orchestre de plusieurs exécutants. Toutes les finesses, toutes les sonorités sont rendues avec une fidélité absolue.

L'AMPLIPHONAUBERT se fait pour tous les courants lumière : il ne comporte aucune batterie de piles ou d'accus et fonctionne avec un ou plusieurs haut-parleurs sans que la puissance du son soit diminuée.

Il permet l'organisation rapide et à peu de frais de concerts, soirée dansantes, etc...

Il existe trois types de cet appareil, de puissances différentes, mais de qualité égale.

L'AMPLIPHONAUBERT est offert à un prix très raisonnable.

AUBERT-CINEMA, 124, Avenue de la République, PARIS (XI^e)

STUDIOS FRANCO-FILM

CHEMIN SAINT AUGUSTIN

NICE
ALPES MARITIMES

Registre du Commerce 47.893 Seine

Télégrammes
FRANCOSTUD

Téléphone
50-81
51-97
57-08

DIRECTION.

NICE, LE 4 Mars 1929

Monsieur SCHMITZ
SOCIETE KODAK PATHE
39, Avenue Montaigne,

P A R I S

Cher Monsieur,

Je fais décidément tourner ma production en cours
"TARAKANOVA" entièrement sur pellicule KODAK PANCHROMATIQUE N° 2.

J'ai plaisir à vous dire ma satisfaction. Nous
obtenons des effets d'une délicatesse et d'une variété incomparables.

Je vous serais obligé de continuer à me faire parvenir
régulièrement les quantités prévues de la même émulsion.

Croyez moi bien cordialement votre.

Raymond Beruard

La Négative

Panchro N° 2 Eastman

s'impose à tous ceux qui désirent porter à son maximum
le rendu photographique en studio comme en extérieur.

C'est le dernier mot du progrès.

Kodak-Pathé S. A. F., 39, Avenue Montaigne
et 17, Rue François-I^{er}. **Paris (8^e).**

Prochainement

LES MUFLES



Réalisation de

Robert PEGUY

d'après le roman

d'Eugène BARBIER

NICÆA - FILMS - PRODUCTION

avec

Suzanne BIANCHETTI

Janine LIEZER, Yvette DUBOST

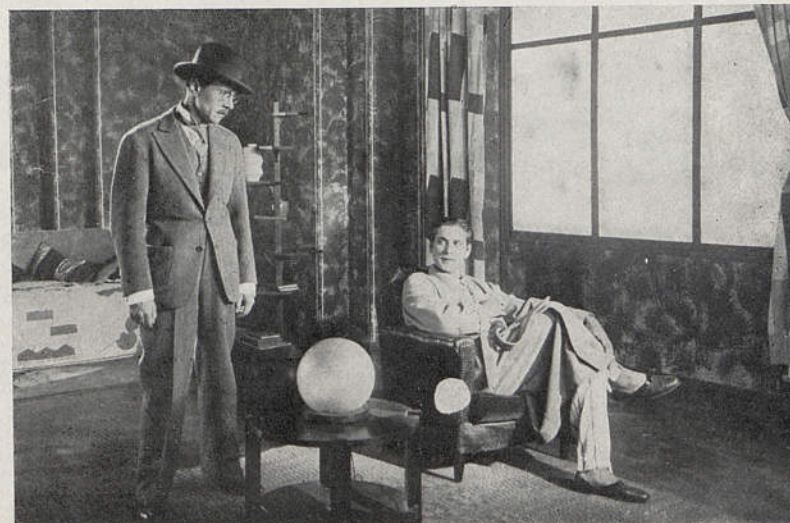
Alice DESVERGERS, TEROFF

Pierre STEPHEN

E. HARDOUX, Henry HOURY

Lino MANZONI, Edy DEBRAY

DUTERTRE, MATRAT



Brun et Stucker : Opérateurs

Bonnefoi : décorateur - assistant

Agence Commerciale de NICÆA-FILMS-PRODUCTION

26, rue de la Pépinière -- Paris (8^e)

■ Téléphone : Laborde 32-20 à 32-34 ■

L'Imprimeur-Gérant : H. FRANÇOIS, 9, av. de Taillebourg, Paris.

H. FRANÇOIS, IMP., PARIS